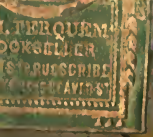
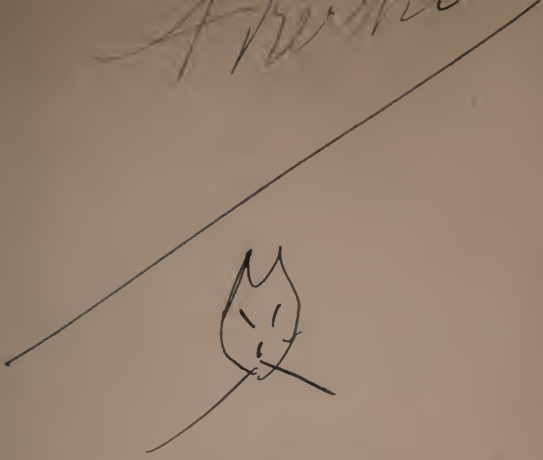

TERQUEM
OOKSELLER



DU MÊME AUTEUR

***

Quel est le fou? chansons. Chez Labbé, 20, rue du Croissant . . . . . 2 fr.

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

***

Graines voyageuses, compte rendu de l'exil, anecdotes, discours et poésies.

Premières pousses, chansons et poésies de jeunesse.

Cantique de beuverie, chansons.

CHANTS

RÉVOLUTIONNAIRES

Ces poésies, du citoyen Eugène Pottier,
ont été publiées
sous la direction de ses anciens collègues
de la
Commune de Paris.

EUGÈNE POTTIER

******

CHANTS

RÉVOLUTIONNAIRES

Préface de

HENRI ROCHEFORT

11871
26/9/11

PARIS
DENTU ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1887

PQ
2383
P42C5

PRÉFACE

*****

Un écrivain, qui probablement voyait tout en rose, a émis cet aphorisme :

« Quand on a du talent, rien n'est plus difficile que de rester inconnu. »

Il serait singulièrement aisé de démontrer tout ce que contient de fantaisie cette assertion d'ailleurs dénuée de sens, attendu que, tant que vous êtes inconnu, on ignore si vous avez du talent, et que du jour où il est constaté que vous en avez, vous cessez d'être inconnu.

Mais les Français, et vraisemblablement les autres peuples, ne croient guère qu'aux réputations qu'ils ont faites eux-mêmes. Je pourrais citer Barye et Millet, c'est-à-dire le

plus grand sculpteur et peut-être le plus grand peintre du siècle, morts pauvres tous deux, après avoir vécu non pas seulement dans la gêne, mais dans la misère. On me répondra que Millet et Barye n'étaient pas inconnus; qu'ils étaient méconnus, discutés, injuriés même : ce qui est essentiellement différent.

Le poète, disons-le : le grand poète dont vous allez lire les chansons, n'a pas eu à se défendre, n'ayant jamais été attaqué. Comme le public, moi aussi, dont c'est la profession de suivre le mouvement politique et littéraire de mon époque, j'ignorais Eugène Pottier, il y a seulement quinze jours. Des amis, ses anciens compagnons d'exil, me répétaient que c'était un admirable chansonnier, d'une grandeur et d'une pureté de style qu'on essayerait en vain d'extraire des flacons d'orgeat que Béranger a servis pendant vingt-cinq ans à ses contemporains; je refusais de me rendre et même de m'éclairer. Je disais :

« S'il est si fort que cela, comment diable n'en ai-je jamais entendu parler ? »

On m'a presque mis le volume sur la gorge. Je connais Pottier maintenant, et je suis bien

obligé de faire amende honorable, et devant lui et devant le public, à qui c'est notre devoir de dire, en voyant passer un écrivain de race : *Ecce homo!*

Celui-là a dû encaisser bien des désillusions et des déboires, car nous sommes en 1887, et ses premières chansons datent d'avant 1848. Quand on est jeune et qu'on se sent puissant du cerveau, on rit de ses premières déconvenues et des haussements d'épaules des éditeurs. On pense :

« Il faudra bien qu'ils y viennent! »

Pour Pottier, ils n'y sont pas venus, et toute sa vie s'est écoulée dans l'attente d'une réparation que nous lui devons tous et que, pour ma part, aussi coupable que les autres, je lui offre bien sincèrement ici.

Et pourtant, ses *Chants révolutionnaires* sont de ceux qui résonnent, qui vous saisissent au cœur autant qu'au cerveau et dont l'accent pénètre. Jules Vallès, qui l'avait connu à la Commune, dont ils étaient membres l'un et l'autre, a tenté de dissiper l'ombre dans laquelle s'était perdue l'œuvre de Pottier. Il écrivait de lui en 1883 :

Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur la crinière des casques, ni sur la crête des nuées : ils restent dans la rue, la rue pauvre.

Mais je ne sais pas si quelques-uns des cris que pousse, du coin de la borne, ce Juvénal de faubourg, n'ont pas une éloquence aussi poignante, et même ne donnent pas une émotion plus juste que les plus admirables strophes des *Châtiments*.

Peut-être ne crut-on qu'à un élan de camaraderie. Le fait est que ces lignes éloquentes restèrent presque sans écho, et le poète retomba dans sa nuit, vieux, malade, presque paralysé et pauvre jusqu'au dénûment. La coupe de l'injustice a débordé, et il est temps que ce poète prenne son rang à côté de ceux qu'on lit, qu'on relit et qu'on cite. Qu'on déguste ces quelques strophes du premier morceau, *Jean Misère :*

Décharné, de haillons vêtu,
Fou de fièvre, au coin d'un impasse,
Jean Misère s'est abattu.
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse? »
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Pas un astre et pas un ami!
La place est déserte et perdue.
S'il faisait sec, j'aurais dormi,

Il pleut de la neige fondue.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

. . . . . .
. . . . . .

Malheur! ils nous font la leçon,
Ils prêchent l'ordre et la famille;
Leur guerre a tué mon garçon,
Leur luxe a débauché ma fille!
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

De ces détrousseurs inhumains,
L'Église bénit les sacoches;
Et leur bon Dieu nous tient les mains
Pendant qu'on fouille dans nos poches.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

N'est-ce pas profond comme Lamennais et coloré comme Ribeira?

Les chants écrits sous l'Empire sont d'une indignation relativement calme et presque philosophique. Après les massacres de 1871, le vieux combattant a senti la poudre, et tout le sang répandu lui est remonté à la gorge. Ah! les Versaillais peuvent être tranquilles. Leur mémoire ne périra pas. Ils ont trouvé leur Juvénal :

Ici fut l'abattoir, le charnier! — Les victimes
Roulaient de ce mur d'angle à la grand'fosse en bas.

Les bouchers tassaient là tous nos morts anonymes,
Sans prévoir l'avenir que l'on n'enterre pas.
Pendant quinze ans, Paris, fidèle camarade,
Déposa sa couronne au champ des massacrés.
Qu'on élève une barricade
Pour monument aux Fédérés!

Voici le volume, il parlera mieux que moi. Si j'avais pu contribuer à révéler le vieux Pottier au peuple, j'éprouverais cette joie intense d'un explorateur dont le coup de pioche a mis à nu un beau marbre enfoui depuis longtemps, et qui le remonte à la lumière.

HENRI ROCHEFORT.

APPRÉCIATION DE GUSTAVE NADAUD

(Extrait de la Préface de : *Quel est le fou?*)

***

Quel est le fou, le monde ou moi?

L'auteur de cette chanson et de ce volume veut faire croire que c'est le monde; le monde affirmera sans nul doute que c'est l'auteur. Le véritable fou en cette affaire pourrait bien être celui qui...

Certes, on ne dira pas que je fais œuvre de partisan : j'ai entrepris d'éditer ou plutôt de faire éditer les œuvres d'un chansonnier dont les idées sont complètement opposées aux miennes. Les gens prudents me diront : « Vous allez donc tirer sur vos troupes? » C'est possible : il ne me déplaît pas de me livrer, sur mes vieux jours, à quelques écarts de jeunesse, et de me laisser taxer de légèreté et même d'étourderie.

Pour expliquer comment j'ai été amené à faire cette édition, je dois raconter dans quelles circontances j'ai connu Pottier.

C'était, je crois, en 1848, après les journées de Juin. Un de mes amis, ardent démocrate, me proposa de me conduire dans un restaurant où se réunissait, non la

jeunesse dorée du temps, mais la nouvelle génération des chansonniers populaires. J'acceptai la proposition. Ce restaurant, ou plutôt cette table d'hôte, se trouvait rue Basse-du-Rempart, au fond de deux cours, dans une maison qui a disparu, en face du ministère des Affaires étrangères, démoli aussi depuis longtemps. On se réunissait là de temps en temps, *loin des regards jaloux de la police.* Le dîner était médiocre et le traiteur manquait de confiance envers les clients, car *le cachet rouge à quinze* n'était délivré que contre remboursement immédiat et même anticipé. Mais on n'était pas là pour manger, ni même pour boire. Nous avions Pierre Dupont et Gustave Mathieu, qui brillaient au milieu de leurs satellites. Nous avions le peintre Fontalard qui nous fit connaître les historiettes, nouvelles pour moi et peut-être pour tous, qui ont popularisé le nom de Calino. Je vous laisse à penser ce qui se débita de chansons dans ce cénacle de la libre expression; mais par-dessus toutes, j'en remarquai une (qu'on trouve dans ce volume et qui a pour titre *La Propagande des Chansons*), chantée par un homme dont j'ignorais complètement l'existence et dont je demandai le nom.

— Pottier, me fut-il répondu.

Je fus fort ému de la fierté, de la véhémence de ces couplets révolutionnaires, et, sans être entraîné par la doctrine, je me passionnai pour le talent de cet homme qui se révélait soudainement. Je m'approchai de Pierre Dupont et lui demandai son avis. Voici sa réponse textuelle :

— C'est un qui nous *dégote* tous les deux.

Eh bien, pendant plus de trente-cinq ans, j'ai fatigué du nom de Pottier tous les échos littéraires et chansonnants. « Connaissez-vous Pottier? » — Aucun

écho n'a répondu : « Pottier. » Je dus le croire mort, lorsqu'une circonstance que j'oserai qualifier de *providentielle*, bien que ce mot ne soit pas de son vocabulaire, me le fit retrouver.

La *Lice chansonnière*, société qui n'est ni la rivale ni la succursale du Caveau, avec qui elle vit en bonne intelligence, et qui avait pour président, l'an dernier, Ernest Chebroux, eut l'idée de faire un concours de chansons. Il se présenta une grande quantité de concurrents, *trois cents environ*. Je n'étais pas alors à Paris. A mon retour, j'appris que l'un de nos amis avait obtenu le second prix.

— Mais le premier, qui?

— Un inconnu.

— Mais encore, le nom de cet inconnu?

Après quelques recherches, on m'envoya ce nom tant souhaité : Pottier. Le vainqueur se nommait Pottier! Il ne pouvait y en avoir deux : c'était le mien, le nôtre!

Je demandai à le revoir.

— C'est bien simple, me dit Chebroux, nous allons l'inviter au prochain banquet de la *Lice*.

Il y vint en effet; mais en quel état! Vieux, blanchi, à demi paralysé, et pauvre, pauvre! Nous lui demandâmes la chanson qui m'avait si vivement impressionné, trente-cinq ans avant. Il la chanta avec un reste de chaleur. Il n'avait plus de vie que pour chanter.

Le lendemain, peut-être le soir même, nous nous demandâmes ce que nous pourrions faire pour le poète indigent. Chebroux proposa d'aller le voir. Il s'agissait de lui offrir le choix entre une liste de souscription (il faut bien dire le mot) et la publication de ses chansons. Oh! il n'hésita pas.

« Qu'on publie mes œuvres, s'écria-t-il, et que je meure de faim! »

Va, cher poète, tu ne mourras pas de faim, et tes œuvres seront publiées.

Voilà dans quelles conditions a été imprimé le volume que nous offrons au public.

Qu'on n'attende pas de moi une analyse sérieuse de cet ouvrage. Je ne crois pas que les chansons soient faites pour être jugées par un chansonnier. Je n'en connaissais que deux lorsque j'ai entrepris cette publication; mais je me disais que l'auteur de la *Propagande des Chansons* et de *Chacun vit de son métier*, devait être capable d'en faire dix, vingt et cent. Quand on m'envoyait les épreuves à Nice, je m'écriais, à chaque page :

— Mais c'est beau, mais c'est superbe!

Et je lisais des strophes telles que celles-ci :

Aux mers d'azur où nagent les étoiles,
Notre œil de chair se noie en se plongeant,
Mais l'infini parfois lève ses voiles
Pour notre esprit, cet œil intelligent.
Peuples du ciel, les astres ont une âme.
Leur tourbillon peut jouir ou souffrir,
L'amour unit tous ces frères de flamme :
Pleurez, soleils, un globe va mourir!

Plus loin, dans la chanson intitulée l'*Exposition* :

Clartés des cieux, moires des eaux,
Passez dans nos tissus de soie;
Prenons la robe des oiseaux,
Sur le Jacquart tramons la joie!
Travailleurs, main forte au destin!
La gloire va changer de pôle,
Et nous entrerons au festin
Un manteau de pourpre à l'épaule.

Génie humain, souffle vital,
Range tes produits dans un Temple,

Sous une Voûte de cristal,
Pour que l'Étoilé les contemple.

L'homme attelle au char des géants
Le dragon de feu de la Fable;
Sous le roulis des océans
Sa voix glisse le long d'un câble;
Dans les replis les plus perdus,
Sa lentille atteint l'invisible;
Il jette des ponts suspendus
Sur l'abime de l'impossible.

Maintenant, voulez-vous un genre plus léger? Chantez sa *Biographie* sur l'air de *Voilà l'ʒouʒou, voilà l'ʒouave!*

Po-po! voilà son gai surnom,
Mot d'amitié n'a rien qui blesse.
Po-po! s'il se faisait un nom,
Serait son titre de noblesse;
Et volontiers sur son chapeau
Il inscrirait cette épithète :
Voilà Po-po, le vieux Po-po,
Voilà Po-po, le vieux poète!

Ou bien dans la *Muse de la Chanson :*

Muse au petit nez retroussé,
Gai furet, démon plein de grâce,
Trottinant d'un pas cadencé,
Toi, la grisette du Parnasse!
Muse de la Chanson,
Le pays t'aime,
Reste toi-même;
Muse de la Chanson,
Reste gauloise et sans façon.

Voyez pourtant comme on se laisse aller à l'admiration! Je devais parler de l'homme politique, du rôle qu'il a joué dans la Commune, oui, dans la Commune. Et à ce propos je voulais tancer ses amis, phalanstériens et socialistes, de ne pas l'avoir soutenu, et d'avoir abandonné ce soin à un modéré, très modéré. Eh bien, non,

faisons de la Fraternité, de la vraie. Disons que nous avons entrepris notre petit travail de propagande littéraire sans esprit de parti, pour le seul amour de l'art. Et qu'on me permette de finir cette notice d'un chansonnier non politique sur un chansonnier révolutionnaire par le couplet suivant adressé à Pottier :

Si l'abeille, ouvrière humaine,
Veut aller sous un autre ciel,
Le travail commun la ramène
A la ruche où se fait le miel.
Quand un essaim d'oiseaux s'égare,
La mère les rappelle au nid :
La politique nous sépare
Et la chanson nous réunit.

APPRÉCIATION DE JULES VALLÈS

(Extrait du *Cri du Peuple* du 29 novembre 1883)

***

Celui-ci est un vieux camarade, un camarade des grands jours. Il était du temps de la Commune, il a été exilé comme le fut Hugo. Comme Hugo, il est poète aussi, mais poète inconnu, perdu dans l'ombre.

Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur la crinière des casques, ni sur la crête des nuées : ils restent dans la rue, la rue pauvre.

Mais je ne sais pas si quelques-uns des cris que pousse, du coin de la borne, ce Juvénal de faubourg, n'ont pas une éloquence aussi poignante, et même ne donnent pas une émotion plus juste que les plus admirables strophes des *Châtiments*.

Certes, il n'y a pas à comparer ce soldat du centre au tambour-major de l'épopée; mais sur le terrain, un petit fantassin qui, caché dans les herbes, tire juste, vaut mieux qu'un tambour-major qui tire trop haut.

Puis, par la largeur même de son génie, Hugo est trop au-dessus des foules pour pouvoir parler à tous les coins de leur cœur.

Il faut la voix d'un frère de travail et de souffrance.

Celui dont je parle a travaillé et a souffert; c'est pourquoi il a su peindre, avec une déchirante simplicité, la vie de peine et de labeur.

C'est de cet autre côté maintenant qu'il faut tourner ses regards et sa pensée — du côté de la grande armée anonyme que le capital accule dans la famine et dans la mort.

Laissez là les porteurs d'armure et les traîneurs de tonnerre; on a assez léché leurs éperons! Parlons de l'atelier et non de la caserne, ne flattons pas la croupe encore fumante des canons, mais escortons de nos clameurs de pitié ou de colère ceux que la machine mutile, affame, écrase, — ceux qui ne peuvent plus trouver à gagner leur pain, parce que leur métier est perdu ou parce qu'on les trouve trop vieux quand ils demandent, comme une aumône, le droit de crever à la peine!

Pottier, mon vieil ami, tu es le Tyrtée d'une bataille sans éclairs qui se livre entre les murs d'usine calcinés et noirs, ou entre les cloisons des maisons gâtées, où le plomb à ordures fait autant de victimes que le plomb à fusil!

Reste le poète de ce monde qui ne fait pas de tirades et se drape dans des guenilles pour tout de bon, et tu auras ouvert à la misère murée un horizon et à la poésie populaire un champ nouveau.

Elle est là, cette poésie, sous la casquette du vagabond qui finira au bagne, ou sous la coiffe honnête de la mère qui n'a plus de lait pour nourrir son petit : crime et détresse se coudoient dans la fatalité sociale. Crie cela aux heureux! et jette, comme des cartouches, tes vers désolés dans la blouse de ceux qui, las de subir l'injustice et le supplice, sont gens à se révolter, car ils ont besoin qu'on les encourage et méritent qu'on les salue pendant qu'ils combattent et avant qu'ils meurent!

Chants Révolutionnaires

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

JEAN MISÈRE

✣✣✣

A Henri Rochefort.

Décharné, de haillons vêtu,
Fou de fièvre, au coin d'un impasse,
Jean Misère s'est abattu.
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse? »
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Pas un astre et pas un ami!
La place est déserte et perdue.
S'il faisait sec, j'aurais dormi,
Il pleut de la neige fondue.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Est-ce la fin, mon vieux pavé?
Tu vois : ni gîte, ni pitance,
Ah! la poche au fiel a crevé;
Je voudrais vomir l'existence.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Je fus bon ouvrier tailleur.
Vieux, que suis-je? une loque immonde.
C'est l'histoire du travailleur,
Depuis que notre monde est monde.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Maigre salaire et nul repos,
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,
Bonnets carrés et chassepots
Ne se mettent jamais en grève.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Malheur! ils nous font la leçon,
Ils prêchent l'ordre et la famille;
Leur guerre a tué mon garçon,
Leur luxe a débauché ma fille!
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

De ces détrousseurs inhumains,
L'Église bénit les sacoches;
Et leur bon Dieu nous tient les mains
Pendant qu'on fouille dans nos poches.

Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Un jour, le Ciel s'est éclairé,
Le soleil a lui dans mon bouge;
J'ai pris l'arme d'un fédéré
Et j'ai suivi le drapeau rouge.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Mais, par mille on nous coucha bas;
C'était sinistre au clair de lune;
Quand on m'a retiré du tas,
J'ai crié : Vive la Commune!
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Adieu, martyrs de Satory,
Adieu, nos châteaux en Espagne!
Ah! mourons!... ce monde est pourri;
On en sort comme on sort d'un bagne.
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

A la morgue on coucha son corps,
Et tous les jours, dalles de pierre,
Vous étalez de nouveaux morts :
Les Otages de la misère!
Ah! mais...
Ça ne finira donc jamais?...

Paris, 1880.

LA TOILE D'ARAIGNÉE

***

A mon ami le Docteur Goupil, membre de la Commune.

De sa rosace immense encombrant le ciel bleu,
Il est un monstre amorphe, intangible et farouche ;
Ce cauchemar du vide affole ce qu'il touche
Et répand un venin qui met la terre en feu.

Ce parasite ignore et le temps et le lieu,
Rend l'univers bancal et la nature louche,
Et, liant la raison comme une faible mouche,
Il lui boit le cerveau. Ce vampire, c'est Dieu !

Ce néant a fourbi les griffes de nos maîtres,
De sa chiasse immonde il enfanta les prêtres,
Il barre de ses fils nos paradis déçus.

Homme, n'attends pas d'être englué dans ses toiles
Et, crevant ce haillon qui s'accroche aux étoiles,
Déniche l'araignée, et mets le pied dessus !

New-York, 1875.

A Nnapoléon Ier

***

À Félix Pyat.

Les Droits de l'Homme avaient tracé
Son nouvel orbite à la terre.
Ton aventure militaire
La replongea dans le passé.

Ton crime fut héréditaire
Et Décembre t'a dépassé.
La Commune te mit par terre,
Mais depuis — on t'a ramassé!

O bandit de la grande espèce,
S'il faut que l'avenir connaisse
Tes forfaits et ton nom flétri,

Viens, forçat, qu'on te reboulonne.
Et, debout, sur cette colonne
Reste toujours au pilori!

18 brumaire an 91.

ABONDANCE

***

A Ferdinand Gambon, membre de la Commune.

Toute une mer d'épis ondule et les sillons
Portent à la famine un défi ; l'été brille,
De chauds aromes d'ambre emplissent les rayons ;
Les blés mûrs, pleins et lourds, attendent la faucille.

Les moineaux, les mulots festinent ; les grillons
Poussent un chœur strident comme un feu qui pétille.
La brute semble croire à ce que nous croyons,
On entend tout chanter l'Abondance en famille.

Du sein de la nourrice, il coule en ce beau jour
Une inondation d'existence et d'amour.
Tout est fécondité, tout pullule et foisonne !

Mais, rentrant au faubourg, mon pied heurte en chemin
Un enfant et sa mère en haillons ! — morts de faim !
Qu'en dites-vous, blés mûrs, et qui donc vous moissonne

Paris, juillet 1883.

LA SAINTE TRINITÉ

***

A Hovelacque, Conseiller municipal.

Primo Religion : — La vieille grimacière
Qui vous la fait, jobards, au dogme, au sacrement,
Qui tient l'homme à genoux en l'appelant : Poussière
Et vous vend du miracle en sachant qu'elle ment.

Propriété : — Mais moi, mobilière ou foncière
Je proviens du travail! — Oui, c'est ton boniment;
Mais le travail s'en plaint, honnête financière,
Tu l'as dévalisé par ton prélèvement.

Ordre enfin! — Un César, un général qui sacre,
Qui maintient au dedans la paix par le massacre
Et la guerre au dehors sans risquer un cheveu.

Très Sainte Trinité, c'est toi qui nous rançonnes!
Prêtre, usurier, soudard; sur terre en trois personnes
Le mensonge, le vol et le meurtre sont Dieu.

Paris, 1882.

BLANQUI

***

A Eudes, membre de la Commune.

Contre une classe sans entrailles,
Luttant pour le peuple sans pain.
Il eut, vivant, quatre murailles,
Mort, quatre planches de sapin!

La chambre mortuaire était au quatrième;
Et la foule, à pas lents, gravissait l'escalier :
Le Paris du travail, en blouse d'atelier,
Des femmes, des enfants; plus d'un visage blême.

Ce grand deuil prévalait sur le soin journalier
Du pain de la famille ; il eut, trois jours, la même
Affluence d'amis pour cet adieu suprême.
— Moi, j'attendais mon tour, rêvant sur le palier.

Ce cœur qui ne bat plus battait pour une idée :
L'Égalité !... Gens sourds! Terre, esclave ridée
Qui tournes dans ta cage ainsi que l'écureuil,

A présent qu'il est mort, tu l'entendras... peut-être!
Ce combattant, passant de la geôle au cercueil,
Du fond de son silence, il dit : Ni Dieu, ni maître!

4 janvier 1881.

DROITS ET DEVOIRS

***

Au citoyen Ottin père, statuaire.

« Les forts auront les droits, les faibles les devoirs ! »
On grava sur le roc cette loi sociale
Et l'autorité fut l'Idole colossale
Écrasant sous son char ses croyants blancs et noirs.

Le pontife endormeur fuma ses encensoirs
Et la foule peina, misérable et vassale.
Alors, l'Égalité prit sa torche et, fatale,
Incendia la caste et brûla les manoirs.

— ... Avenir ! Oh ! quelle est cette mère ravie
Qui sourit à l'enfant qui tette et boit sa vie ?
C'est toi, société future en qui je crois !

Le sang a submergé ta devise première
Et tu viens de tracer en lettres de lumière :
« Les forts ont les devoirs et les faibles les droits ! »

Paris, 1884.

MANGIN

***

..... Tas d'imbéciles qui m'écoutez.
(*Mangin.*)

Jadis Mangin, froid, sous son casque,
Crossait les badauds de Paris;
J'aimais son boniment fantasque,
J'aimais l'orgue de Vert-de-Gris.

J'aime à Notre-Dame, en carême,
Un prédicateur virulent;
Certes, son orgue est plus ronflant,
Mais son boniment, c'est le même !

« Pêcheurs, achetez nos pardons,
» La sainte Église attend vos dons;
» Soyez fervents, soyez dociles !

» Et, confits dans ces vérités,
» O mes frères qui m'écoutez,
» Allez en paix ! — Tas d'imbéciles ! »

Newarik, N. J., 1876.

MARGUERITE

***

A ma fille M. P.

Marguerite a cinq ans et n'est pas baptisée,
La petite païenne ! Elle a le gai réveil
Des oiseaux gazouillant : Bonjour, mon beau soleil !
Et lui pose un baiser sur sa lèvre rosée.

C'est toute sa prière. Est-il *Credo* pareil ?
Elle admire le ciel, la flamme et la rosée :
Un nuage la tient une heure à la croisée ;
Elle aime ton drapeau, Commune, il est vermeil !

Elle ignore l'Église ! et va voir le dimanche
Les fragiles bourgeons qui s'ouvrent sur la branche ;
La nature lui parle et forme son esprit.

Elle devine un sens à tout. Si l'on lui donne
Une pousse de chou que le printemps chiffonne :
— Oh ! regardez ! dit-elle, on dirait qu'elle rit !

South-Boston, 1877.

LES BÊTES FÉROCES

✣✣✣

Au citoyen L'Hommeau, secrétaire de la Ligue de l'Intérêt public.

Je vis à l'Hippodrome un dompteur et son fauve,
C'était un lion roux, l'œil injecté de sang,
Sa gueule rouge ouvrait un antre menaçant :
Le dompteur reposait sa tête en cette alcôve.

Je vis à la tribune un monsieur bien pensant,
Sénateur, marguillier, propriétaire et chauve;
Sa spécialité : soutien de l'ordre! il sauve!!
Blanc cravaté du reste et le débit cassant :

« Pour sauver la famille et la foi de nos pères
» Et la propriété!! votons des lois sévères,
» Extirpons sans pitié l'élément corrupteur! »

De tous les carnassiers, c'est le plus réfractaire :
On peut apprivoiser lion, tigre ou panthère,
On n'apprivoise pas un vieux conservateur!

Paris, janvier 1881.

L'INTERNATIONALE

✣✣✣

Au citoyen Lefrançais, membre de la Commune.

C'est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Debout ! les damnés de la terre !
Debout ! les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère,
C'est l'irruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun !

Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer quand il est chaud !

L'État comprime et la loi triche;
L'Impôt saigne le malheureux;
Nul devoir ne s'impose au riche;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
L'Égalité veut d'autres lois;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
» Égaux, pas de devoirs sans droits ! »

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu'il a créé s'est fondu.
En décrétant qu'on le lui rende
Le peuple ne veut que son dû.

Les Rois nous soulaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,.
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais, si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins, disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

C'est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Paris, juin 1871.

L'ENFANTEMENT

✣✣✣

A Adolphe Douai, à New-York.

Les flancs tout en lambeaux, la mère
Est en travail sur son lit de misère,
Notre siècle est un dénouement.
L'humanité, notre âme-mère,
Est en travail sur son lit de misère.
Peuples, voici l'enfantement!

Elle attendait sa délivrance
Depuis bien des jours! Mais : voici!...
Son cœur qui s'appelle la France,
Devine un mâle et dit : merci!
« Qu'importent mes douleurs profondes,
» Voici mon temps, voici mon lieu! »
Et dans l'infini noir, les mondes
La veillent d'un regard de feu.

Chair qu'on dégrade et qu'on immole
Dans un passé presqu'inconnu.

Ce fut d'abord la vierge folle
Se livrant au premier venu.
Assez d'orgie et de batailles,
Assez d'esclavage muet,
Elle a senti dans ses entrailles
Quelque chose qui remuait.

Il lui fallut percer les ombres,
Traverser les bûchers ardents,
Des dieux balayer les décombres,
Gravir la route épée aux dents.
Triompher des rois et des castes
Et, dans ce combat éternel,
Pendant mille siècles néfastes,
Traîner son fardeau maternel.

Près d'elle un groupe de tout âge,
Le plus jeune a le fer en main.
« Employons le forceps, courage,
» Que tout s'achève avant demain! »
Ah! jeune homme, en cette heure amère,
La science te le défend,
Tu risques de blesser la mère,
Tu risques de tuer l'enfant.

Des pièces de cent sous vivantes
Se parlent bas : « S'il vient à bien,
» Agio, banque, achats et ventes,
» Tout est fini : l'Or n'est plus rien.
» Si ce n'est qu'une fausse couche,
» On verra la Bourse monter,

» Grimpons à pieds joints sur sa couche,
» Tâchons de la faire avorter! »

Place aux derniers, aux misérables,
Aux va-nu-pieds, aux rejetés,
Peuplant par foules innombrables
Les campagnes et les cités.
« Il n'est plus d'ennemi qui bouge,
» Mère, mère, l'heure a sonné,
» Couvre de notre drapeau rouge
» Le berceau de ton nouveau-né! »

Paris, juin 1848.

JEAN LEBRAS

***

Au citoyen Charles Bougrat.

Jean Lebras fut un pauvre hère,
Issu de pauvres père et mère,
Par accident,
A leur corps défendant.
L'amour a triché la misère.
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Timide et chétif de nature,
Tout malingre, à la filature,
Il fut placé,
Sans savoir l'a.b.c.
Il n'apprit que la courbature.....
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Sans métier, poussant dans la gêne,
Homme, il devint homme de peine,
Peine en tout point,
Car, de dimanches point.
Ce fut pour lui toujours semaine.
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Il eut pour surcroît de besogne
Sœur idiote et père ivrogne,
Au bout le bout,
Peut-on suffire à tout?
Sur le pain, le sommeil, on rogne.
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Pour un salaire des plus maigres,
Il passa ses jours les plus aigres,
En vrai cheval,
Chez un gros libéral :
— Son patron plaignait fort les nègres. —
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Tout en courant, mangeant sa miche,
De son mal il n'était pas chiche...
Se sentant vieux,
Il devint envieux...

Du chien... qui dormait dans sa niche.
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Un jour tu te reposeras!

Il n'eut pas l'amour qui soulage.
Un lourd colis dans un roulage,
Raide étendu,
Coucha l'individu.
On coud sa toile d'emballage.
Jean Lebras,
Pauvre Jean Lebras!
Enfin tu te reposeras!

Gravesend, 1872.

LA MORT D'UN GLOBE

***

A B. Malon, membre de la Commune.

Aux mers d'azur où nagent les étoiles,
Notre œil de chair se noie en se plongeant,
Mais l'infini parfois lève ses voiles
Pour notre esprit, cet œil intelligent.
Peuples du ciel, les astres ont une âme,
Leur tourbillon peut jouir ou souffrir,
L'amour unit tous ces frères de flamme :
Pleurez, soleils, un globe va mourir !

Il pivotait dans son noble équilibre,
Pour que jamais on n'y connût la faim.
L'homme groupé pouvait, heureux et libre,
Tirer de lui des récoltes sans fin.
Mais ses erreurs ont causé ses désastres,
Sous la contrainte il s'est laissé pourrir,
De son typhus il gangrène les astres,
Pleurez, soleils, un globe va mourir !

Fleuve de sang, la guerre s'y promène,
L'Idée y porte un bâillon outrageant,
L'anthropophage y vit de chair humaine,
De chair humaine y vit l'homme d'argent.
C'est le bourreau qui, dans ses mains infâmes,
Porte ce globe et qui semble l'offrir
Au Dieu vengeur, au dieu bourreau des âmes,
Pleurez, soleils, un globe va mourir!

Pourtant le code est écrit dans nos veines;
L'attrait conduit les esprits et les corps.
Du grand concert des volontés humaines
Les passions sont les divins accords.
Non, le poids ment! l'âme à tort se dilate,
En amputant la hache croit guérir :
De Prométhée on fait un cul-de-jatte!...
Pleurez, soleils, un globe va mourir!

On entendra comme un sanglot qui navre,
Dernier soupir du condamné géant,
L'Éternité prendra ce grand cadavre
Pour l'enfouir aux fosses du néant.
Les univers, au sein des nuits profondes,
Cherchant ses os les pourront découvrir
Au champ de lait, cimetière des mondes.
Pleurez, soleils, un globe va mourir!

Jouy-en-Josas, 1849.

PROPAGANDE DES CHANSONS

✣✣✣

A Gustave Nadaud.

Le monde va changer de peau.
Misère, il fuit ton bagne.
Chacun met cocarde au chapeau,
L'ornière et la montagne,
Sac au dos, bourrez vos caissons!
Entrez vite en campagne!
Chansons!
Entrez vite en campagne!

Avec vous, montant aux greniers,
Que l'espoir s'y hasarde!
Grabats sans draps, pieds sans souliers,
Froid qui mord, pain qui tarde :
On y meurt de bien des façons!...
Entrez dans la mansarde
Chansons!
Entrez dans la mansarde!

Que le laboureur indigent
Voie à votre lumière
Si la faulx des prêteurs d'argent
Tond ses blés la première.
Mieux vaudrait la grêle aux moissons...
Entrez dans la chaumière!
Chansons!
Entrez dans la chaumière!

Les marchands sont notre embarras,
L'esprit démocratique
Tombe à zéro, — souvent plus bas! —
Chez l'homme qui trafique.
Tirez du feu de ces glaçons!...
Entrez dans la boutique!
Chansons!
Entrez dans la boutique!

On vous prendra, dit le rusé,
Propriété, famille.
Le propriétaire abusé
S'enferme et croit qu'on pille.
Pour guérir ces colimaçons...
Entrez dans leur coquille!
Chansons!
Entrez dans leur coquille!

En paix, l'armée est un écrou
Dans la main qui gouverne,
Pour serrer le carcan au cou
Du peuple sans giberne.

Cet écrou, nous le dévissons...
Entrez dans la caserne!
Chansons!
Entrez dans la caserne!

Paris, 1848.

TUER L'ENNUI!

✣✣✣

A Émile Zola.

La fabrique est sale et morose,
L'air infect et la vitre en deuil;
J'y fais toujours la même chose,
J'y tourne comme l'écureuil.
Aussi j'ai du plomb dans la veine,
Je me rouille dans mon étui.
La ribotte a bu ma quinzaine.
Que voulez-vous? Il faut tuer l'ennui!

Oh! vivre sous le ciel d'Afrique,
Arabe ou lion, librement!...
Je ne sais rien en politique,
Mais j'ai besoin de mouvement!
La rue éclate en fusillades,
Le peuple va droit devant lui;
Allons faire des barricades!...
Que voulez-vous? il faut tuer l'ennui!

Feu! toujours feu! je suis la foudre,
Mon âme bout dans mon fusil;
On met la gloire dans la poudre,
On ne la met pas dans l'outil.
Mais je tombe comme un homme ivre,
Une balle au flanc — bonne nuit! —
Mourir ainsi, du moins c'est vivre.
Que voulez-vous? il faut tuer l'ennui!

Paris, juin 1848.

LA GUERRE

***

A Eugène Baillet (*Lice chansonnière*).

On vient de déclarer la guerre :
« Allons-y ! disent les vautours;
» Mais cela ne nous change guère,
» N'est-ce pas guerre tous les jours? »

Du moins elle jette son masque,
En riant d'un rire insensé,
Le squelette a coiffé son casque,
Son cheval-squelette est lancé.

Elle couvait, aussi perverse,
De classe à classe, à tous degrés :
Ici, guet-apens du commerce;
Là, famille à couteaux tirés.

Privé d'essor, le brigandage
Chutait au bagne à tous propos;
On ne tolérait le pillage
Qu'à titre de banque et d'impôts.

On sevrait la soif sanguinaire;
On réprimait le fauve instinct;
On inquiétait Lacenaire,
On chagrinait ce bon Castaing.

Ah! nous blâmions l'infanticide!
Nos fils ont vingt ans... et ce soir
Le conseil des bouchers décide
Lesquels sont bons pour l'abattoir.

Emplumés, tatoués, nous sommes
Des Peaux-Rouges, des clans rivaux.
Jetons au sol un fumier d'hommes,
« La terre en produit de nouveaux! »

Soufflеté, l'Évangile émigre,
Les apôtres s'en vont bernés,
O patrie! un reste de tigre
Rugit dans tous les « cœurs bien nés! »

On chauffe à blanc votre colère,
Peuples sans solidarité,
Mis au régime cellulaire
De la nationalité.

L'obus déchire la nuit noire,
Le feu dévore la cité;
Le sang est tiré... viens le boire!
Toi, qu'on nomme l'Humanité.

Le droit de la force et du nombre
Piaffe sur les vaincus meurtris;

La gloire étend sur le ciel sombre
Ses ailes de chauve-souris.

Guerre! guerre! mais qu'attend-elle
Pour broyer la chair et les os?
Elle attend la feuille nouvelle,
Le mois des fleurs et des oiseaux.

Paris, 1857.

LE DÉFILÉ DE L'EMPIRE

***

Au citoyen PETIT-PIERRE (*Lice chansonnière*).

Cloches et canons... c'est fête !
Un brouillard couvre Paris.
Des ombres, musique en tête,
S'estompent sur ce fond gris.
Quel long cortège fossile,
Invalides et vieillards,
C'est l'Empire qui défile,
Défile dans les brouillards !

Vieille et pieuse réclame !
Le vieux monde officiel
Dans la vieille Notre-Dame
Va rendre grâce au vieux ciel.
Décembre a sauvé Basile,
Vautour échappe aux pillards...
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Les gros bonnets de l'armée,
Chasseurs de bonnes maisons,
Piaffent, la tête emplumée,
Aux gages des trahisons.
Dieu ! que la guerre civile
A galonné ces Bayards !
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Place à la magistrature !
Ces vieux jugeurs à faux poids
Font tenir la dictature
Dans le caoutchouc des lois.
Chez nous la toge servile
Cède aux armes des Césars.
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Viennent les Académies,
Routines au col brodé.
Par ces vieilles ennemies
Tout génie est lapidé.
On châtre en leur vieux concile
Sciences, lettres, beaux-arts.
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Voici la honteuse plaie,
La Banque et ses rois puissants,
Ces gens de fausse monnaie
Que l'on nomme commerçants.

Leur peau d'eunuque distille
Le vert-de-gris des vieux liards.
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Le clergé remplit l'église.
Là, sous les cieux obscurcis,
Rome à prix d'or canonise
Les coups d'État réussis.
On vend au tigre, au reptile,
Des *Te Deum* nasillards.
Va, vieil Empire, défile,
Défile dans les brouillards !

Mais la science émancipe
La jeunesse au teint vermeil.
L'épais brouillard se dissipe
Devant un jeune soleil.
Et la vieillesse imbécile,
En de pompeux corbillards,
Avec l'Empire défile
Et file avec les brouillards !

Janvier 1852.

LA GRÈVE DES FEMMES

***

A Édouard Hachin (*Lice chansonnière*).

Il surgit une autre Pucelle.
Insurgeant la femme, elle dit :
« Jusqu'à la paix universelle
» Tenons l'amour en interdit.

» A bas la guerre ! en grève ! en grève !
» La femme doit briser le glaive.
» Nargue à l'époux, nargue à l'amant !
» Jusqu'au désarmement :
» Les femmes sont en grève !

» Cœurs dévoués, brunes ou blondes,
» Que le sang versé révolta ;
» O citoyennes des deux mondes,
» Faisons notre grand coup d'État !

» Puisque la guerre inassouvie
» Entasse morts et mutilés,

» Nous, sur les portes de la vie,
» Dès ce soir posons les scellés !

» Ce noble but, chastes coquettes,
» Nous l'atteindrons les bras croisés !
» En rayant le droit de conquêtes,
» En rayant le droit aux baisers !

» Monsieur, je suis votre servante,
» Exercez-vous au chassepot !
» Le lit conjugal est en vente
» Pour cause de refus d'impôt.

» Épouses, mères, que nous sommes,
» Laissons ces héros maugréer.
» Tous ceux qui massacrent les hommes
» Ne sont pas dignes d'en créer.

» Quoi, mettre au monde et, folle et fière,
» Allaiter mes bébés joufflus,
» Pour les jeter dans la carrière
» Quand leurs aînés n'y seront plus ?

» S'il faut recruter vos milices,
» Fécondez tigresse ou guenon.
» Nous ne sommes plus vos complices
» Pour fournir la chair à canon.

» Dieu de paix, bénis ce chômage,
» Et, pour l'honneur des temps nouveaux,
» Nous ferons l'homme à ton image
» A la reprise des travaux.

» A bas la guerre ! en grève ! en grève !
» La femme doit briser le glaive.
» Nargue à l'époux, nargue à l'amant !
» Jusqu'au désarmement :
» Les femmes sont en grève ! »

Paris, 1867.

DON QUICHOTTE

***

A Flourens, assassiné.

Rencontrant la chaîne des bagnes,
Le plus grand héros des Espagnes,
Don Quichotte, accourt, lance au poing !
Sancho voudrait n'en être point !
L'argousin fuit ; le fou sublime
Des fers arrache une victime.
« — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat !

» — Ami Sancho, je fais mon œuvre,
» Ce vieux forçat, c'est le manœuvre,
» Outil dans sa rouille ébréché
» Et d'un vil salaire emmanché.
» L'argent, ce maître sans entrailles,
» L'use, puis le jette aux ferrailles.
» — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat !

» — Sancho, je délivre et protège
» Ce petit forçat du collège,
» Nourri d'un savoir recraché
» Par les pédants qui l'ont mâché.
» Cet esprit dont ils font un cancre
» N'est qu'un cahier barbouillé d'encre...
» — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat !

» — Sors aussi, forçat de caserne,
» Ta cervelle est une giberne,
» Ta conscience, un mousqueton ;
» Tu n'es plus qu'un homme à piston.
» Pour ce métier de cannibales
» On vous fond dans un moule à balles...
» — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat !

» — Et toi, forçat des sacristies,
» Jette la soutane aux orties,
» Le cloître a fait pousser en toi
» Les moisissures de la Foi.
» Rome lymphatique propage
» Les scrofules du moyen âge.....
» — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat !

» — Toi, surtout, femme infortunée,
» Incomparable Dulcinée,
» Qui gémit aux mains des géants
» Et des enchanteurs mécréants,

» Du cœur la loi rompt l'équilibre,
» Il demande l'union libre.
» — Monsieur, disait Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat ! »

O fleur de la chevalerie !
Dis-je alors dans ma rêverie,
Attaque ces géants de front
Malgré ton écuyer poltron.
Car, jusqu'au jour où ton épée
Aura clos la grande Épopée,
« — Monsieur, dira Sancho Pança,
» Laissez donc la chaîne au forçat ! »

Paris, 1869.

DÉFENDS-TOI, PARIS!

***

A Urbain, membre de la Commune.

Entends-tu les pas d'une armée,
Paris, quels sombres châtiments!
Sur tes coteaux vois la fumée
Des avant-postes allemands.
Voilà ce que l'Empire coûte,
La défaite et le désarroi.
Mais tu vas leur barrer la route.
Défends-toi! Paris, défends-toi!

En un seul jour tomber du faîte
Grâce au culte des Intérêts,
C'est la France que nous a faite
Le règne des coupe-jarrets.
Mais tu vas rouvrir l'épopée,
Et comme ce gâteux sans foi,
Toi, tu ne rends pas ton épée.
Défends-toi, Paris, défends-toi!

S'ils entraient! la tâche est ardue,
Quand tous les cœurs sont soulevés.
Les femmes ont la poix fondue,
Gavroche roule les pavés.
Allons, Paris, vieux camarade,
Tire la corde du beffroi,
Sois de granit..., sois barricade!
Défends-toi, Paris, défends-toi!

Jette Babylone aux orties.
Chasse dans tes sombres fureurs
Les catins et les dynasties,
Les marlous et les empereurs.
Insurge une France française,
Redeviens en ces jours d'effroi
Le volcan de quatre-vingt-treize.
Défends-toi, Paris, défends-toi!

Septembre 1870.

GUILLAUME ET PARIS

✣✣✣

Insérée au *Combat*, de Félix Pyat.

GUILLAUME

Paris, comprends ton danger :
J'ai pris ton armée au piège.
Ouvre, ou je vais t'assiéger !

PARIS

— Assiège !

GUILLAUME

Tu verras se consumer
Le vieillard, l'enfant, la femme :
Ouvre, ou je vais t'affamer !

PARIS

— Affame !

GUILLAUME

Un cratère va flamber,
Brûlant palais et mansarde.
Ouvre, ou je vais bombarder.

PARIS

— Bombarde!

GUILLAUME

Tous n'ont pas même raideur.
Pour la Paix qu'on maquignonne,
Quel est ton ambassadeur?

PARIS

— Cambronne!

Novembre 1870.

LA MONTAGNE

***

A Goupil fils.

Fils de mon hôte, âme rêveuse et franche,
Un homme en vous grandit sous l'écolier.
Vous souvient-il qu'on nous vit un dimanche
Gravir le roc comme un grand escalier?
Printemps, congé, votre âge et la campagne
Vous font oiseau, je grimpe, vous sautez;
Pour vous l'étude est une autre montagne!
Montez gaîment, mon jeune ami, montez!

La pierre aiguë obstruait le voyage
Et les buissons dardant leurs ongles secs,
D'autres buissons vous barrent le passage :
Équations, vers latins, thèmes grecs.
Pour enjamber que d'efforts il en coûte ;
Mais regardez la cime aux reflets d'or;
Un cœur vaillant ne peut rester en route,
Mon jeune ami, montez, montez encor!

Vous accrochant aux pousses du mélèze,
Dans les zigzags que le sentier décrit,
Vous me disiez : Comme on respire à l'aise!
Pour qu'il respire, élevons notre esprit
Loin des bas-fonds où l'erreur se promène ;
La vérité ne se prend qu'à l'assaut;
C'est le grand air pour la pensée humaine,
Mon jeune ami, montez, montez plus haut!

Voyez ces troncs disposés en arcades,
Ces blocs taillés par un sculpteur brutal :
Au crâne nu d'un rocher, la cascade
Met en tombant des cheveux de cristal.
Par notre soif la source en fut bénie,
Ce filet d'eau sera fleuve en son cours.
Pour aller boire aux sources du génie,
Mon jeune ami, montez, montez toujours!

Autour de vous que d'ici votre œil plonge
Tout fasciné d'espace et de soleil.
Les eaux, les bois, les lointains, c'est un songe,
As-tu, féerie, un spectacle pareil?
L'homme grandit pour l'infini qu'il sonde,
Sur ses hauteurs la Science l'admet.
Là, face à face, il contemple le monde,
Mon jeune ami, montez jusqu'au sommet!

Grenoble, 1849.

LE POLITICIEN

***

Rédigeons : la phrase est utile.
Les journaux sont des marchepieds.
A fond de train poussons le style ;
Qu'il fasse feu des quatre pieds !
Forçons la note, enflons la gamme !
Promettons, — sans nous enferrer, —
Troussons galamment le programme :
Tout vient à qui sait rédiger.

Nous voici « classe dirigeante ».
Laissons beugler les convaincus.
Dans notre caisse intransigeante
Dirigeons d'abord les écus.
Bien diriger, c'est sur nos têtes
Placer le monde en viager...
Le troupeau bêle ! ah ! sottes bêtes,
Qu'on a de mal à diriger !

Digérons... sans cesser de geindre.
Notre règne est un long repas.

Des millions à plein cylindre,
Dieu fasse qu'il ne pète pas !...
Tout beau !... carcasses décharnées,
Crevez la faim ! sans murmurer. —
Nous veillons sur vos destinées.
Laissez-nous en paix digérer !

MADELEINE ET MARIE

✣✣✣

A Louise Michel.

Dans un faubourg tout brumeux d'industrie,
Où grouille l'homme, où grondent les métiers,
Deux blondes sœurs, Madeleine et Marie,
Faisaient penser aux fleurs des églantiers.
Elles poussaient dans la ville malsaine,
Pures d'instinct, chants d'oiseaux, rires fous,
L'homme a tué Marie et Madeleine.
Ah! que la honte en retombe sur nous!

Ce lit d'hospice a les plis d'un suaire :
C'est Madeleine, elle est morte à vingt ans.
Déjà squelette avant qu'un peu de terre
Couvre son corps du linceul du printemps.
Voici sa carte!... Une fille de joie,
Joie? ah! voyez!... la ville a des égouts,
Et sous nos yeux, un pauvre enfant s'y noie.
Ah! que la honte en retombe sur nous!

Marie aussi, chaste comme pas une,
Du travail âpre a bu l'épuisement.
Fleurs d'oranger, sur la fosse commune,
Vos brins fanés sont tout son monument.
L'aiguille est lourde à la main qui la tire;
Marie, usant ses nuits pour quelques sous,
Est au métier morte vierge et martyre,
Ah! que la honte en retombe sur nous!

Marie, ô toi, qui filais de la laine,
Repose bien tes jours inachevés.
Dors bien aussi, ma pauvre Madeleine,
Qui de leurs lits tombas sur les pavés.
Et tous les jours, Madeleine et Marie,
Quand des milliers succombent comme vous,
Rien dans nos cœurs ne se révolte et crie :
« Ah! que la honte en retombe sur nous! »

1857.

VENTRE CREUX

✣✣✣

A Albert Goulé.

J'ai faim, disait Ventre creux
  Devenu sceptique,
Je suis las des fruits véreux
  De la politique.
  Tiens! je paie assez
  Les vieux pots cassés.
    Les partis
    Sont petits.
  Chacun a sa bande,
  J'aime mieux la viande!

Peuple, me dit en tout lieu
  Roi qui sollicite,
On ne fait bon pot-au-feu
  Que dans ma marmite.
  — Mais, grugeur d'impôt,
  De ta poule au pot

Lorsque j'ai
L'os rongé,
C'est par contrebande,
J'aime mieux la viande !

Un gras marguillier sans fiel,
Monsieur Durosaire,
Me dit : Tu gagnes le ciel.
Bénis ta misère.
— Quoi ! pour mon salut
Ce jeûne absolu,
C'est très bien,
Très chrétien !
Que Dieu vous le rende,
J'aime mieux la viande !

Un meneur fort amical
Me dit : Prolétaire,
Prends un Bourgeois radical
Pour ton mandataire.
— Tout Bourgeois, mon cher,
Nourri de ma chair,
Sur mon gain,
Sur ma faim
Touche un dividende,
J'aime mieux la viande !

Pour qui ces torches là-bas,
Ces prêtres bizarres ?
Quel est ce dieu ? — le bœuf gras !
Sonnez les fanfares !

Animal divin,
Terrassant la faim,
Tu nourris
Nos esprits.
Que chacun m'entende !
J'aime mieux la viande !

1874.

L'ANTHROPOPHAGE

***

Au comte Albert de Neuville.

As-tu le cœur bardé de fer?
N'as-tu rien d'humain que la face?
Es-tu de marbre, es-tu de glace?
Alors suis-moi dans mon Enfer.

Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société:
Vois mes mains rouges de carnage,
Mon œil de luxure injecté.
J'ai plus d'un coin dans mon repaire
Plein de charogne et d'ossements;
Viens les voir! j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants.

Ici, c'est un champ de bataille,
On a fauché pendant trois jours;
La Faucheuse était la mitraille,
Tous ces glaneurs sont les vautours.

Le blé, dans ces plaines superbes,
Étendait son jaune tapis.....
Affamés, triez pour vos gerbes
Ces corps morts d'avec les épis.

Ceci c'est la maison de filles :
La morgue de l'amour malsain;
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim.
Vois, sous le gaz, la pauvre infâme
Faire ses yeux morts agaçants,
Rouler son corps, vautrer son âme
Dans tous les crachats des passants.

Voici les prisons et les bagnes,
Les protestants par le couteau,
Comptant leurs crimes pour campagnes,
Et rusant avec le bourreau.
Au bagne on met l'homme qui vole
Dès qu'il épelle seulement,
Et quand il sort de cette école
Il assassine couramment!

Entrons dans les manufactures,
Les autres bagnes font moins peur :
On passe là des créatures
Au laminoir de la vapeur.
C'est une force qu'on dépense,
Corps, âme, esprit : reste un damné.
Là, c'est la machine qui pense
Et l'homme qui tourne engrené.

J'ai bien d'autres enfers encore,
Veux-tu que j'ouvre les cerveaux ?
Le virus de l'ennui dévore
La matrice de vos travaux.
Veux-tu que j'ouvre l'âme humaine ?
Le muscle intime en est tordu ;
L'amour aigri, qu'on nomme Haine,
Y fait couler du plomb fondu.

Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Les deux masques de mon visage
Sont : Famille et Propriété.
L'homme parqué dans mon repaire
Manque à ses destins triomphants ;
Je le tiens, j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants !

CE QUE DIT LE PAIN

***

A Léon Ottin.

J'entends les plaisants répéter :
Que dit le pain quand on le coupe ?
Bien aisé serait d'écouter.
Rien d'éloquent comme la soupe.
Fleur de froment ou sarrasin
A notre estomac qu'il convie,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « Mangez, je suis la vie ! »

Qui sait ce que coûte le blé,
Hors les bœufs reprenant haleine
Et l'homme au visage brûlé
Qui creuse un sillon dans la plaine ?
Au grand monde inutile et vain
Qui, sans travailler le savoure,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « Gloire au bras qui laboure ! »

Le progrès veut nos dévouements,
But large impose tâche amère.
Hélas! tous les enfantements
Font saigner les flancs de la mère.
Pour stimuler l'effort humain,
Pour retremper une âme veule,
Savez-vous ce que dit le pain?
Savez-vous ce que dit le pain?
Il dit : « J'ai passé sous la meule! »

Travailleur, quand verras-tu clair?
Ta boulangère est dame Usure :
Mais pas plus que le jour et l'air
Le pain ne veut qu'on le mesure.
Au long vertige de la faim,
Quand la misère est condamnée,
Savez-vous ce que dit le pain?
Savez-vous ce que dit le pain?
Il dit : « Fais ta grande fournée! »

Nous pompons nos gouttes de sang
Dans les sucs de la nourriture;
Notre corps, toujours renaissant,
S'assimile ainsi la nature.
Quand il devient par cet hymen
Cerveau qui médite et chair rose,
Savez-vous ce que dit le pain?
Savez-vous ce que dit le pain?
Il dit : « C'est mon apothéose! »

1867.

31 OCTOBRE

***

Au citoyen Élie May.

Le peuple sent qu'il est trahi,
C'est trop aboyer à la lune.
L'Hôtel de Ville est envahi,
Paris, proclame ta Commune!

A-t-on pris à Sainte-Périne
Tous ces dictateurs impotents?
Leur ton dolent, leur voix chagrine,
Déconcertent les combattants.
On les voit, quand la France expire,
Reboucler avec onction
La muselière de l'Empire,
A notre Révolution.

Sont-ils idiots ou complices?
Leur comité, peuplé d'ânons,
Brait, quand on parle d'armistices,
Et fond, à regret, les canons.

Morigénant la populace,
Qu'ils craignent plus que l'étranger,
Ils laissent, dans leur main mollasse,
Quatre-vingt-treize se figer.

L'accapareur, âpre vermine,
Fait le vide dans les marchés,
Et, souliers percés, la Famine
Fait queue, aux portes des bouchers.
Révoltez-vous, sombres familles,
Vous, meurt-de-faim, toujours déçus,
Éclatez comme des torpilles,
Puisqu'on veut vous marcher dessus.

Chez les chamarrés, rien ne bouge.
Va-nu-pieds, marchons de l'avant,
Nommons une Commune rouge,
Rouge, comme un soleil levant!
Quittant la tactique enclouée
De nos généraux de carton,
Nous irons faire une trouée,
Guidés par l'ombre de Danton!

Et dès ce soir, ivresse folle,
Favre et Trochu sont conspués;
Paris danse la Carmagnole
Autour des murs évacués;
Et l'on verra la plèbe saine,
Traquant les francs-fileurs bourgeois,
Brancher la race des Bazaine,
A tous les vieux chênes gaulois.

Le peuple sent qu'il est trahi,
C'est trop aboyer à la lune.
L'Hôtel de Ville est envahi,
Paris, proclame ta Commune!

1er novembre 1870.

LE CHOMAGE

***

A Léon Cladel.

Mon patron n'a plus d'ouvrage
Et nous n'avons plus de bois :
C'est l'hiver, c'est le chômage.
Toutes les morts à la fois !

Pas un pouce de besogne.
Il neige : le ciel est gris ;
A chaque atelier je cogne,
J'ai déjà fait tout Paris.
Plus de crédit, rien à vendre
Et le loyer sur les bras.
Partout on me dit d'attendre,
Et la faim qui n'attend pas !

Des riches (Dieu leur pardonne !)
M'ont dit souvent : Mon ami,
Il faut, quand l'ouvrage donne,
Faire comme la fourmi !

Épargner? Mais c'est à peine
Si l'on gagne pour manger :
Quand on touche sa quinzaine,
On la doit au boulanger.

La nuit est dure aux mansardes;
Pas de soupers réchauffants;
La mère en vain de ses hardes
Couvre le lit des enfants.
Les petites créatures
Hier ont bien grelotté.
Dire que nos couvertures
Sont au mont-de-piété!

L'autre hiver, mon cœur en crève,
J'ai perdu le tout petit;
C'est rare qu'on les élève
Quand la mère a tant pâti.
Avant peu, je dois le craindre,
Nos deux jumeaux le suivront...
Après tout, les plus à plaindre
Ne sont pas ceux qui s'en vont!

Combien, chargés de famille,
Qui boivent pour s'étourdir!
Mon aînée est une fille,
J'ai peur de la voir grandir.
Dieu veuille qu'elle se tienne,
Car, à seize ans, pour un bal,
Pour une robe d'indienne,
Un pauvre enfant tourne à mal!

Je ne veux plus, quand je marche,
Le soir, passer sur le pont,
A l'eau qui gémit sous l'arche,
Quelque chose en moi répond :
Dans ton gouffre noir, vieux fleuve,
Est-ce l'homme que tu plains?
Avec tes soupirs de veuve
Et tes sanglots d'orphelins!

Mon patron n'a plus d'ouvrage
Et nous n'avons plus de bois :
C'est l'hiver, c'est le chômage,
Toutes les morts à la fois!

CASERNE ET FORÊT

***

A Paul Avenel (*Lice chansonnière*).

J'espérais à Fontainebleau
Savourer les bois solitaires,
Mais par malheur ce lieu si beau
Grouille de militaires.

Parmi la feuille et le granit,
Dès l'aube un soldat malhonnête
Réveille l'oiseau dans son nid,
Au son de la trompette.

Le silence étend son velours
Dans le creux d'un vallon sauvage;
Mais sur les rochers, des tambours
Font leur apprentissage.

Refaisant le monde et chantant
L'avenir large et l'espérance,
On s'éveille en sursaut, heurtant
Un pantalon garance.

Puant fort le vin et l'amour,
Des femmes à soldats font tache
Sur des prés où jusqu'à ce jour
J'ai vu paître la vache.

Ne pourrions-nous pas — en secret —
Sans nuire au pouvoir qui gouverne,
Une nuit porter la forêt
Bien loin de la caserne?...

Fontainebleau, août 1867.

LE FILS DE LA FANGE

***

A Lucien-Victor Meunier, auteur des *Clameurs du pavé*.

Elle traîne à demi rongée
Sa vieillesse de dix-sept ans;
Sa robe de haillons frangée,
Ses bas troués, ses seins pendants.
Du tapis franc, c'est la femelle.
Eh quoi! cette éponge à vin bleu,
Cette fille, cette femelle,
Elle est enceinte! ah! nom de Dieu!

Pauvre petit être
Que rien ne défend,
Eh quoi! tu vas naître
Comme un autre enfant?

Ta mère, inscrite à la police,
Lasse de sa maternité,
Va mettre bas dans un hospice
Ta jeune âme et ton sang gâté.

Tu ne sauras rien de ton père :
Le vice en rut, le hasard gris,
Un soir, ont payé pour te faire,
Quelques sous pleins de vert-de-gris

Maraudant l'ordure à la halle,
T'abrutissant par l'alcool,
Tu seras l'enfant de la balle,
Du vagabondage et du vol.
On t'ouvrira le séminaire
De l'escarpe et du chourineur,
Des élèves de Lacenaire
T'enseigneront le point d'honneur.

Au crime tout te prédestine.
Frère! les mains rouges de sang,
Si tu meurs sur la guillotine,
Nul ne s'en peut croire innocent.
Tu vas où ton milieu te pousse,
Fils de la Fange, sang gâté,
Ah! qu'au moins ta vie éclabousse
Le front de la société!

Pauvre petit être
Que rien ne défend,
Eh quoi! tu vas naître
Comme un autre enfant?

SENTIER DES BOIS

✣✣✣

A Ernest Cheroux (*Lice chansonnière*).

Comme un ruban jaune étendu
Sous ta voûte de calme et d'ombre,
Petit sentier, dans le bois sombre,
Tu vas indécis et perdu.
Cerveau malade, âme ravie,
Entre la ronce et l'églantier,
Je vais comme toi dans la vie...
Où mènes-tu, petit sentier?

Je vais au frais sans savoir où.
Je vais garantissant ma tête
Du soleil que j'aime en poète,
Du soleil méchant qui rend fou....
Me mènes-tu dans ma vallée?
Vais-je y trouver un oreiller,
Pour ma pauvre tête fêlée?...
Où mènes-tu, petit sentier?

Me mènes-tu dans la prison,
Dans la prison qu'on nomme ville?...
Là, des cris de guerre civile
M'ont ôté mon peu de raison.
Au hasard des forces brutales,
Jouant l'avenir tout entier,
L'apôtre même y fond des balles...
Où mènes-tu, petit sentier?

Chênes brodés et talus verts,
Muets quand passe l'égoïste,
Vous faites pour le pauvre artiste
Pousser les dessins et les vers.
Verve ou douleur, mon front s'allume!
Me mènes-tu dans l'atelier
Où sont mes fusains et ma plume?
Où mènes-tu, petit sentier?

Sous des touffes pleines de voix,
Comme des lèvres sous des voiles,
Plus nombreuses que les étoiles,
Ont rougi les fraises des bois.
Un jour de sauvage ambroisie,
Puis demain... plus rien au fraisier,
Ainsi s'en va ma poésie!...
Où mènes-tu, petit sentier?

J'AI FAIM

✣✣✣

Au citoyen Fauvety.

J'ai faim ! j'ai faim ! dit le corps,
Je n'ai pas le nécessaire ;
Le ver ronge moins les morts
Que les vivants, la misère.
Quand donc aurais-je du pain ?
J'ai faim, dit le corps, j'ai faim !

J'ai faim ! j'ai faim ! dit l'esprit,
Je ne vais pas à l'école ;
En vain la nature écrit,
On croit l'erreur sur parole.
Quand donc aurai-je du pain ?
J'ai faim, dit l'esprit, j'ai faim !

J'ai faim ! j'ai faim ! dit le cœur,
Et je n'ai pas de famille ;
Mon fils est un escroqueur
Et ma fille est une fille.

Quand donc aurai-je du pain ?
J'ai faim, dit le cœur, j'ai faim !

J'ai faim ! j'ai faim ! dit le tout,
Faim d'amour et de justice ;
Sème ton grain, que partout
La triple moisson jaunisse.
Alors l'homme aura du pain,
Nature n'aura plus faim !

Mars 1848.

VIEILLE MAISON A DÉMOLIR

✣✣✣

A Camélinat, membre de la Commune.

Voyez ce bâtiment doré,
Des badauds si fort admiré,
Mais de solidité factice.
Cave tassant, gros mur fendu,
L'étayer serait temps perdu.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse!

Un banquier loge à l'entresol :
Là, de l'industrie et du sol,
Il pompe tout le bénéfice.
Des lingots que l'usure y fond,
Le tas monte jusqu'au plafond.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse!

Un spéculateur au premier,
En baisse égorgeant le fermier
De la grêle se fait complice.
Le mur fait ventre sous le grain,
Pour vendre, il attend... qu'on ait faim.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse!

Une belle aux yeux lucratifs
Attire au second les oisifs,
Son luxe y chatouille le vice ;
Concerts et bals, dans la saison,
Font la nuit trembler la maison...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Au-dessus pèse un gros rentier.
De naissance il fait ce métier,
Mange, boit, prend de l'exercice.
Sans impôt, ce bon citoyen
Consomme en paix, ne produit rien.
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Toute une famille à l'étroit
Grelotte sans pain sous le toit,
Déjà le père est à l'hospice ;
Par la tuile ouverte, la mort

Se glisse avec le vent du nord...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Un grand corps de garde est en bas,
Ces pauvres diables de soldats
Bâillent en faisant leur service.
La sentinelle nuit et jour
Y garde en vain monsieur Vautour...
Cette propriété
Croule de vétusté,
Il est temps qu'on la démolisse !

Paris, 1848.

LEUR BON DIEU

✣✣✣

Au citoyen Joseph DURAND, de Lyon.

Dieu jaloux, sombre turlutaine,
Cauchemar d'enfants hébétés,
Il est temps, vieux croquemitaine,
De te dire tes vérités.
Le Ciel, l'Enfer : fables vieillottes,
Font sourire un libre penseur.
Bon dieu des bigotes,
Tu n'es qu'un farceur.

Tu nous fis enseigner par Rome
En face du disque vermeil,
Que Josué, foi d'astronome,
Un jour arrêta le soleil.
Ton monde, en six jours tu le bâcles,
O tout puissant Ignorantin.
Bon dieu des miracles,
Tu n'es qu'un crétin.

La guerre se fait par ton ordre,
On t'invoque dans les deux camps.
Comme à deux chiens prêts à se mordre,
Tu fais kss kss à ces brigands.
Les chefs assassins tu les sacres,
Tu les soûles de ta fureur.
Bon dieu des massacres,
Tu n'es qu'un sabreur!

On connaît tes capucinades
Et l'on te voit, mon bel ami,
Te pourlécher des dragonnades,
Humer les Saint-Barthélemy.
Bûchers flambants font tes délices,
Tu fournis la torche à Rodin.
Bon dieu des supplices,
Tu n'es qu'un gredin.

Macaire t'a graissé la patte.
Larrons en foire sont d'accord.
Saint Pierre tire la savate
Sitôt qu'on s'attaque au veau d'or.
Des compères de Bas-Empire,
C'est encor toi le plus marlou.
Bon dieu des vampires,
Tu n'es qu'un filou.

JUIN 1848

***

A feu Cournet, membre de la Commune.

Il faut mourir! mourons! c'est notre faute!
Courbons la tête et croisons-nous les bras!
Notre salaire est la vie, on nous l'ôte,
Nous n'avons plus droit de vivre ici-bas!
Allons nous-en! mourons de bonne grâce,
Nous gênons ceux qui peuvent se nourrir.
A ce banquet nous n'avons pas de place.
Il faut mourir!
Frères, il faut mourir!

Il faut mourir! plus de travail au monde.
Quoi? l'atelier? la machine à vapeur,
Les champs, la ville et le soleil et l'onde
Sont arrêtés? l'argent vient d'avoir peur.
L'entraille chôme et la baisse ou la hausse
Glace la veine où le sang veut courir,
Sans un outil pour creuser notre fosse.
Il faut mourir!
Frères! il faut mourir!

Il faut mourir ! mais les blés sont superbes !
Il faut mourir ! mais le raisin mûrit.
Il faut mourir ! mais l'insecte des herbes
Trouve le gîte et le grain qui nourrit.
Le ciel s'étend sur toute créature,
En est-il donc qui naissent pour souffrir ?
Sous les scellés qui donc tient la nature ?
Il faut mourir !
Frères ! il faut mourir !

Le désespoir a vidé la mamelle.
Ne tette plus ! Meurs ! petit citoyen.
Ton père eut tort, ta mère est criminelle,
On ne fait pas d'enfant quand on n'a rien.
La fièvre gagne et le faubourg s'irrite !
Venez fusils, canons, venez guérir,
La mort de faim ne va pas assez vite !
Il faut mourir !
Frères, il faut mourir !

Allons, misère, à tes rangs, bas les armes !
Qu'à pleine rue on nous achève enfin.
Femmes, venez, pas de cris, pas de larmes !
Enfants, venez, puisque vous avez faim.
Tueurs en chef, achevez la campagne,
Puisse avec nous notre race périr !
Aux travailleurs ne léguons pas le bagne.
Il faut mourir !
Frères, il faut mourir !

30 juin 1848.

LA TERREUR BLANCHE

A Émile Massard (*Voie du Peuple*).

Messieurs les conservateurs,
Vous le grand parti de l'Ordre,
Procédons, plus de lenteurs!
L'hydre peut encor nous mordre.
On a pris Paris et huit jours durant
Par la mitrailleuse on sut faire grand,
Taper dans le tas, c'était à se tordre,
Mais fallait finir comme on commença.
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Dans les premiers jours d'exploits
On n'a pas manqué de touche;
Quand on relit le Gaulois,
L'eau vous en vient à la bouche.
Parlez-moi des gens comme Galliffet:
Avec la canaille il va droit au fait,
Mais l'esprit public d'un rien s'effarouche.

Bref! dans les pontons on les entassa!...
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Dès qu'on juge c'est gâché,
On tombe dans le vulgaire.
Ils sont en papier mâché
Vos fameux conseils de guerre!
Pourquoi les Gaveaux, les Boisdenemets
Vous embarquez-vous dans les si, les mais?
La peine de mort! encor ce n'est guère,
Mais pas de Cayenne ou de Lambessa.
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Quels lâches, que ces meneurs,
Ils ont gagné la frontière.
C'étaient tous des souteneurs
Et des rôdeurs de barrière,
Des joueurs de vielle et des vidangeurs.
Que d'argent trouvé sur ces égorgeurs!
C'est vingt millions qu'emportait Millière,
Enfin Delescluze était un forçat.
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Quoi! Rochefort qui traita,
Dans ses immondes sornettes,

Un illustre homme d'État
De vieux serpent à lunettes!
L'homme à la Lanterne, un esprit cassant,
Marquis journaliste et buveur de sang,
Quoi, vous le tenez dans vos mains honnêtes,
Ce petit monsieur qui nous agaça.
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Les petits sont pétroleurs
Dans le ventre de leur mère;
Pour supprimer ces voleurs
Nul moyen n'est trop sommaire.
Exemple : à Montmartre un mâle étant mort,
La femelle en pleurs s'élance et nous mord;
Bien quelle fût pleine, on prit la commère :
A faire coup double, elle nous força.
Fusillez-moi ça!
Fusillez-moi ça!
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça!

Juin 1870.

TU NE SAIS DONC RIEN?

La mort a fait double saignée :
Guerre civile, invasions,
Toute la nature indignée
Doit se tordre en convulsions.
J'ai soif de sa haine robuste,
Soif d'un chaos diluvien.
Eh quoi! toujours ton calme auguste...
O forêt! tu ne sais donc rien?

O calme insensé, tu me navres,
Ramassés à plein tombereaux,
J'ai vu piétiner des cadavres
Qu'auraient respectés des bourreaux.
La chaux vive et la tombe noire
Ne nous diront jamais combien!
Quoi, toujours le ciel en ta moire,
Flot rêveur, tu ne sais donc rien?

Par milliers, pontons, lourdes grilles,
Vous gardez les vaincus maudits,

Ces gueux nourrissaient leurs familles,
Ils étaient pères, ces bandits.
Loin d'eux leurs bébés, faces blanches,
Sont morts sans le pain quotidien.
Quoi! toujours des nids dans tes branches,
Vieux chêne, tu ne sais donc rien?

En nous lançant dans la fournaise,
Poète, artiste et travailleurs,
Nous voulions de cette genèse
Tirer l'homme et le sort meilleurs;
La gangrène a repris les âmes
Et la chiourme le galérien.
Quoi! toujours cendre et jamais flammes?
O volcan, tu ne sais donc rien?

On a mitraillé les guenilles,
La misère étant un forfait!
De quel pain vont vivre nos filles?
Notre œuvre, hélas! qu'en a-t-on fait?
Nous voulions dans les plus infimes
Faire germer le citoyen.
Quoi, toujours empourprer les cimes
O soleil, tu ne sais donc rien?

La bave aux crocs, la rage crève,
Plus haineux l'avenir fait peur,
Le charnier a bu notre sève,
Nous n'avons plus de sang au cœur.
La France agonise étouffée,
Le Bourgeois succède au Prussien.

Quoi! toujours ton brouillard de fée,
Lointain bleu, tu ne sais donc rien?

C'est Naissance et non Funérailles,
Répond la sombre Humanité.
Ne vois tu pas que mes entrailles
Vont enfanter l'Égalité?
Éponge le sang qui nous couvre,
L'enfant de ma chair c'est le tien!
Quoi! douter? lorsque mon flanc s'ouvre,
O penseur, tu ne sais donc rien?

Gravesend, juillet 1871.

EN AVANT! LA CLASSE OUVRIÈRE

Au Parti révolutionnaire cosmopolite de toutes les écoles.

APPEL

En avant! les forges, les mines,
Les fabriques et les chantiers.
Compagnons de tous les métiers,
Martyrs de toutes les famines,
Forçats que la misère vend
A la bourgeoisie usurière,

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

Venez, l'enfant; venez, la femme;
Pâles meurtris des greniers froids :
La douleur affirme ses droits,
Les sanglots ont fait leur programme.
Il faut à tout être vivant
Sol, outils, matière première.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

Sur vous, ouvriers de charrue,
Batteurs en grange, vignerons,
Valets de ferme, bûcherons,
L'usure étend sa main bourrue.
La grande culture arrivant
Englobera lopin, chaumière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

Vous qui sombrez dans les déboires,
Marchands, débitants, boutiquiers,
Pour vous avaler par milliers
Un monstre ouvre ses deux mâchoires.
On nomme ce requin géant :
Féodalité financière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

DÉCLARATION DES DROITS ET GRIEFS

Meurt-de-faim, c'est à nous le globe.
Par nos longs travaux du passé,
Siècle à siècle, il s'est amassé
L'héritage qu'on nous dérobe.
L'humanité se soulevant
Veut en rester l'usufruitière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

Dans quelques mains tout se concentre,
La vapeur bout sans arrêter;

Nos bras ne pouvant plus lutter,
Que faire ? Nous sangler le ventre
Ou peupler leur bagnes, crevant
Sous la machine meurtrière ?

En avant ! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant !

Eh ! quoi, nos forces collectives,
Quoi ! vapeur, ton souffle éperdu
Pour milliarder l'individu,
Pour gaver les classes oisives ?
Reprends ta ruche, essaim vivant,
C'est aux fourmis la fourmilière.

En avant ! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant !

Nos patrons sont nos adversaires,
Leurs canons l'ont prouvé cent fois.
En face du camp des bourgeois
Dressons le camp des prolétaires !
Suis-nous, artiste et toi savant ;
Nos marteaux forgent la lumière.

En avant ! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant !

Babœuf après quatre-vingt-treize,
La Croix-Rousse et son drapeau noir,
Juin, les jours du désespoir
Et le mur du Père-Lachaise,
N'est-ce pas le mal s'aggravant
Et pour progrès... le cimetière ?

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

VOTE DE CLASSE

Et croyez-vous, épaules lasses,
Que ceux qui chargent votre dos
Réduiront jamais vos fardeaux?
Rompons net et votons par classes :
Plus de compromis énervant;
Laissons les traînards dans l'ornière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

C'est dit : Commençons, camarades,
La révolte par le scrutin;
Tant pis pour eux si leur tocsin
Couvre Paris de barricades.
Les pouvoirs affolés souvent
Font sauter cette poudrière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

Commune, tu seras suivie,
C'est le grand assaut pour le pain,
Chacun doit manger à sa faim!
Chacun doit vivre à pleine vie!
Toi, drapeau rouge, flotte au vent,
Salué de la terre entière.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

APRÈS NOUS LA FIN DU MONDE

***

Au citoyen Eugène Chatelain.

A Compiègne, un soir,
Pieuvres de boudoir
Et maréchaux de la prime,
Au feu provoquant
D'un souper-volcan,
Portent l'orgie au sublime.
L'or respiré,
L'or dévoré,
Débonde;
Les yeux, les voix
Chantent à la fois
Sa ronde.
Chacun crie : Encor!
Vivons sans report!
Après nous la fin du monde!

Un toast à l'argent,
Le suprême agent,
Dit le Titan de la banque,

La richesse est tout,
Retournons l'atout,
Ce n'est pas l'enjeu qui manque.
Pressons si fort
Qu'en moelle d'or
Tout fonde,
Crédit, journaux,
Chemins et canaux,
Terre, onde.
Saignons sur bilan
L'avenir à blanc.
Après nous la fin du monde!

Un toast à l'amour!
Dit la Pompadour
Qui la veille était lingère.
Un nabab s'est pris
Sur ma mise à prix,
Quelqu'un couvre-t-il l'enchère?
Turlututu
Pour la vertu
Qui gronde.
Qu'à son grabat
Mon lit d'apparat
Réponde:
J'ai pour édredon,
Plumé Cupidon,
Après nous la fin du monde!

Un toast au pouvoir!
Car le temps est noir,

Dit un gueux tranchant du prince.
Du spectre affamé
L'abîme est fermé,
Mais le couvercle en est mince.
L'Église en soi
N'a plus sa foi
Profonde;
Nul souverain
N'a ce bras d'airain
Qui fonde.
Bah! gagnons du temps!
Nos fils ont vingt ans...
Après nous la fin du monde!

Silence aux valets!
Dans ces vieux palais
L'incendie a la parole...
Armé d'un pavé,
Banco s'est levé.
Il porte un toast au pétrole :
« Globe sans cœur,
» Que ma sueur
» Féconde,
» Dois-je aux bandits
» Faire un paradis
» Immonde?
» Non! grève sans fin!
» Crevons tous de faim!
» Après nous la fin du monde! »

Paris, 1871.

LE CONGRÈS OUVRIER

***

A Chabert, Conseiller municipal.

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Sous la présidente Utopie
La ruche humaine ouvre un congrès,
La blessure attend la charpie,
La routine attend le progrès.
La Plèbe, enfin veut sans relâche,
D'esprit, de cœur, et des deux mains,
Travailler au sort des humains,
Comme une ouvrière à la tâche.

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Qu'il vienne à nous celui qui souffre,
Celui que l'injustice aigrit,
Ceux qu'on oublie au fond du gouffre,
Les sevrés de corps et d'esprit.

Recueillons pour un but splendide
Le fait, le bilan, le conseil,
Justice il nous faut ton soleil,
C'est le passé que l'on liquide.

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Partout l'enquête et la lumière,
On ne guérit qu'en éclairant.
Cave et grenier, hutte et chaumière,
Montrez le chancre dévorant.
Guerre au mensonge et guerre à l'ombre,
Armons-nous de tous les rayons,
Nous serions forts si nous savions ;
Nous avons le droit et le nombre.

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Quoi ! toujours saigner même veine,
Tirer le lait du même pis,
Quoi ! ceux qui labourent la plaine
N'en auraient jamais les épis?
Quoi ! vivre et mourir à la peine,
En bêtes de somme, abrutis,
Et ne lèguer à nos petits
Que la servitude et la haine !

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Amour sacré de la Justice,
Inspire-nous jusqu'à la fin,
Que l'humanité se guérisse
De l'ignorance et de la faim.
Que l'époque mieux engrenée
Par ce labeur intelligent,
Puisse dire en s'interrogeant :
J'ai bien employé ma journée !

Par le fait, par le chiffre, écrasons l'usurier,
Tenons à ciel ouvert le congrès ouvrier.

Newark, N. J., 1878.

N'EN FAUT PLUS

✣✣✣

A J. Jeoffrin, Conseiller municipal.

Pas-Froid-aux-Yeux, le faubourien,
Disait : « D'un tas de propre-à-rien
» Il est rien temps qu'on se soulage,
» Sous le siège on les a bien vus,
» N'en faut plus !...
« Des asticots dans le fromage
» N'en faut plus !...
» La coterie, il n'en faut plus !... »

Faisant sa piaffe et cassant d'or,
Vois-tu ce crâne état-major
S'*absinthant* les jours de batailles ?
Guerriers foireux, bourreaux poilus
N'en faut plus !...
Des exécuteurs de Versailles
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

Et ces camelots du bon Dieu
Battant comtois dans le saint lieu,
Vendant la Salette salée
Contrôlée au cœur de Jésus,
N'en faut plus !...
Des Mangins de l'Immaculée
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

Et ces vieux larbins herminés
Qui, de nos Mandrins couronnés,
Rincent cuvette et pot de chambre
Et guillotinent les vaincus,
N'en faut plus !...
Des lèche-c... du Deux-Décembre
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

Et ces mercadets si rupins
Ayant mis sur tout leurs grappins,
Boulottant la Banque en julienne
Et l'ouvrier cuit dans son jus,
N'en faut plus !...
Des mange-ta-part-et-la-mienne
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

Et ces patrons de l'atelier
Qui, se f...ichant du journalier,
Font de la pose radicale
Et sont chez eux rois absolus,

N'en faut plus !...
De tous ces czars en chrysocale
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

Peux-tu me dire ce qu'ils font ?
Ils font leur poussière — ils en sont.
Il faudra nous lever en masse,
Un beau jour, et souffler dessus,
N'en faut plus !...
C'est sale et ça tient de la place,
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...

CHACUN VIT DE SON MÉTIER

***

Médaille d'argent au Concours de la *Lice chansonnière* 22 août 1883.

Buvant la goutte, un croque-mort
Dit au commissaire :
« La besogne ne va pas fort
» Dans le funéraire.
» Avec six enfants, cher Thomas,
» Sans pourboire on est vite à bas :
» Le mort ne va guère!
» Le mort ne va pas!

» Dieu sait comme un printemps malsain
» Nous est nécessaire,
» Ça fait gagner le médecin
» Et l'apothicaire.
» Cercueils de plomb, marbre, vieux draps:
» Le mort fait vivre tant d'états...
» Le mort ne va guère!
» Le mort ne va pas!

» La fosse commune va bien
» Dans ce cimetière;
» Oui; mais ça ne rapporte rien,
» La classe ouvrière.
» L'hôpital les fournit par tas,
» Et nos choux n'en sont pas plus gras.
» Le mort ne va guère!
» Le mort ne va pas!

» On prévoyait deux morts cossus
» Dans le ministère;
» Je comptais payer-là-dessus
» Mon propriétaire.
» Pas de chance! Hier au plus bas,
» Les voilà tirés d'embarras!
» Le mort ne va guère,
» Le mort ne va pas!

» Le mort, c'est vrai, met en chagrin
» Bien des gens sur terre.
» Mais, que veux-tu? c'est notre pain.
» Chacun son affaire.
» Je n'ai mis les deux bouts, Thomas,
» Qu'au bon temps des deux choléras.
» Le mort ne va guère!
» Le mort ne va pas! »

LES PHASES DE L'ÉGALITÉ

A la citoyenne Berthe P.

Dis-nous, passé, tes annales funèbres,
Des Pharaons le joug abrutissant;
L'humanité, marchant dans les ténèbres,
Laisse après elle un long sillon de sang.
Puis le jour naît, l'orient s'illumine;
Levez les yeux, peuples, à sa clarté,
Esclave et maître ont la même origine.
Debout! debout! voici l'Égalité!

Luther surgit, César devient infirme;
La presse abat le donjon féodal.
Devant la loi, l'Égalité s'affirme;
De jour en jour s'élargit l'idéal.
Gros de soleils l'univers dément Rome,
Dieu s'évapore, et l'homme illimité,
Libre penseur, n'a foi qu'aux droits de l'homme.
Debout! debout! voici l'Égalité!

Mais l'usurier reste roi de la terre;
Les gros poissons dévorent les petits.
Las de souffrir, enfin, le prolétaire
Règle son compte et reprend ses outils.
Le travail règne et les blés sont superbes;
Dans leur justice et dans leur majesté,
Les travailleurs s'en partagent les gerbes.
Debout! debout! voici l'Égalité!

Paterson, N. J., 1878.

L'AUGE

***

A J.-B. Clément, membre de la Commune.

L'ordre bourgeois, c'est l'auge immense
Où de gros porcs sont engraissés.
Tous les fumiers de l'opulence
Sous leurs groins sont entassés.
Ils se gavent du populaire,
Ces déterreurs de capitaux...
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos!

Ils ont tout pris : les champs, la ville,
L'État, la Banque et le Trésor,
Des faux savants la clique vile
Érige un culte au cochon d'or.
Un vin pressuré du salaire,
Les saoûle au fond de leurs châteaux...
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos!

Affamé, squelette qui navre,
Vois-les digérer, triomphants,
La chair qui manque à ton cadavre,
La cervelle de tes enfants.
Quand leur règne affreux se tolère,
Les peuples y laissent leurs os.
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos!

Dans leur ordure ensoleillée,
Conchiant l'industrie et l'art,
La haute classe entripaillée
Fait des lois et se fait du lard.
Tout se faisande pour leur plaire,
Il leur faut larbins et cateaux.
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos!

Abrutis par les folles sommes
Qu'ils volent aux crève-de-faim,
Ces pourceaux ne seront des hommes
Que quand ils gagneront leur pain.
Bientôt leur auge séculaire
Va s'effondrer sous nos marteaux.
Ce n'est pas avec de l'eau claire
Qu'on engraisse les aristos!

BONHOMME EN SA MAISON

✣✣✣

A Émile Cahen (*Lice chansonnière*).

Jacques Bonhomme,
Triple oison,
Tu n'es pas maître en ta maison
Quand nous y sommes.

Une bande de chenapans
Envahit son humble habitacle,
Chacun d'eux vit à ses dépens,
Le rudoyant fort s'il renâcle.

L'un d'eux, nommé monsieur Milliard,
Lui rafle moissons et cuvées,
Et, sans payer un rouge liard,
L'oblige à faire ses corvées.

Un autre, noir comme un corbeau,
L'œil béat, la face vermeille,

Lui dépeint sa misère en beau
Et lui vend du ciel en bouteille.

Un autre, à mufle d'argousin,
Qui semble un dogue prêt à mordre,
Provoquant exprès du bousin,
A coup de trique remet l'ordre.

Un autre, juge fort humain,
Couvrant les larcins de la bande,
Nous prouve clair, le code en main,
Que les volés payent l'amende.

Que fit Jacques, il joua gros jeu,
Et, las d'inutiles batailles,
A la bicoque il mit le feu
Et rôtit toutes ces canailles.

Jacques Bonhomme,
Triple oison,
Tu n'es pas maître en ta maison
Quand nous y sommes.

LA COMMUNE A PASSÉ PAR LA!

***

A Ed. Vaillant, membre de la Commune.

La Commune est un coup de foudre,
Et Paris peut en être fier;
Ce globe inquiet sent la poudre
Tout comme si c'était hier.
Défaite attendant sa revanche,
Fracasse, Vautour, Loyola
Depuis lors branlent dans le manche...
La Commune a passé par là!

La lutte a dépavé la rue
Et décimé les bataillons;
L'Égalité mit sa charrue
Pour fouiller au cœur des sillons.
Ce fut une hécatombe immense;
Mais partout où le sang coula
Nous voyons germer la semence...
La Commune a passé par là!

Elle exécrait le faux grand homme
Sur une colonne planté,
Et ce culte à la guerre comme
Une insulte à l'humanité.
Que Chauvin rugisse ou clabaude,
Le singe arriéré d'Attila
Est tombé d'une chiquenaude...
La Commune a passé par là!

Il vous souvient des Tuileries?
Décembre y logea son bourreau;
Il en fit par ses drôleries
Un palais à gros numéro.
En ce temps de peste et de lucre
A l'amour il donnait le la...
Un jour on y brûla du sucre.
La Commune a passé par là!

États-Unis et vieille Europe,
Le Travail ouvre ses Congrès,
La Science a pris la varlope,
Les marteaux forgent le Progrès.
Au soleil l'avenir se trame,
Pas de frontières pour cela :
Les peuples n'ont plus qu'un programme...
La Commune a passé par là!

Le Congrès dit : « Je revendique
« Sol, mines et puits, canal et rail,
» Télégraphe, steamer, fabrique,
» Les grands instruments du travail.

» Pour la production géante,
» Socialisons tout cela,
» Biffons la classe fainéante... »
La Commune a passé par là!

Les cerveaux boivent la lumière,
Elle grandit les travailleurs;
Dans l'atelier, dans la chaumière,
Ils sont plus instruits et meilleurs.
Lorsqu'au fond du plus pauvre bouge
On crie : « O grand jour, te voilà! »
C'est qu'ils rêvent du drapeau rouge!
La Commune a passé par là!

LE VA-TOUT

***

Au citoyen Champy, membre de la Commune.

De peuples à princes,
C'est le grand va-tout ;
Paris et provinces,
La France est debout !

Ils disaient : Retaillons la carte,
Conquête, prends tes grands ciseaux.
La France lâche a Bonaparte
Jusqu'en la moelle des os.
L'idiot nous provoque et nous ouvre.
Entrons chez lui comme chez nous !
A nous la Banque, à nous le Louvre !
Halte ! Paris met les verrous.

La guerre a crevé ta masure,
Europe, assiste au grand réveil.
Tous les Josués de l'usure
N'arrêteront pas le soleil !

Place au feu, place à la chandelle !
Chez toi, mon vieux gouvernement,
La République universelle
Prend ses billets de logement.

Toute la bande emmiellée,
— Pieux retors, viveurs pourris, —
Réclame une docte assemblée
Qui fasse la paix à tout prix.
Pour députés, prenons la bombe,
Prenons le canon pour tribun,
Il faut la victoire ou la tombe !
— Décret signé de Châteaudun.

De peuples à princes,
C'est le grand va-tout ;
Paris et provinces,
La France est debout !

Paris, octobre 1870.

LA RÉPUBLIQUE HONNÊTE

✣✣✣

A Ch. Longuet, membre de la Commune.

Robert Macaire a cinquante ans.
Il fit sa pelote au bon temps.
A la Bourse, gras et vermeil,
Il fait la pluie et le soleil.
Modéré féroce, il répète :
Vive la République honnête!
Et Bertrand dit de son côté :
Vive la Famille et la Propriété!

En expropriant tels et tels,
Il eut dix maisons, trois hôtels,
Par lui, l'entrepreneur miné,
Fait banqueroute, est condamné,
Puis meurt sans ressource à la Dette.
Vive la République honnête!
L'hypothèque a son bon côté...
Vive la Famille et la Propriété!

En quarante-sept, dans les blés,
Ses capitaux se sont doublés.
On peut spéculer sur le pain;
Mort ou loi font taire la faim!
Ils organisaient la disette,
Vive la République honnête!
Au capital sa liberté...
Vive la Famille et la Propriété!

La famille, il en suit le rit
Chez les vertus de Breda street,
Floué, grugé, le diable aidant,
Il se rattrape en marchandant
Les filles sans pain qu'il achète :
Vive la République honnête!
Sérail au rabais recruté...
Vive la Famille et la Propriété!

Macaire épouse un million,
Fruit taché, cœur d'occasion.
Bertrand, deux beaux yeux sans un sou :
Glu d'oiseleur, piège à vieux fou.
L'une apporte dot et layette :
Vive la République honnête!
L'autre sa bonne volonté!
Vive la Famille et la Propriété!

Souteneur de l'ordre moral,
Macaire fonde un grand journal
Bien pensant, mais vindicatif,
On y ment pour le bon motif.

Les canards de coupeurs de tête,
Vive la République honnête!
On les fabrique en comité,
Vive la Famille et la Propriété!

Bertrand, depuis qu'il a du bien,
Avec le gendarme est très bien.
Macaire, inclinant vers Chambord,
Demande au ciel un pouvoir fort.
Pour les beaux yeux de leur cassette,
Vive la République honnête!
Ils sauvent la société...
Vive la Famille et la Propriété!

Paris, 1848.

DÉJA !

***

A la citoyenne Paule Mink.

Au petit jour, la neige tombe,
Tourbillonnante par les airs ;
Un drap de plumes de colombe
S'étend sur les pavés déserts.
Bientôt j'y repassai, la roue,
Le pied de l'homme y pataugea ;
Plus de neige, hélas ! de la boue !
Déjà !

Avait-elle quinze ans ? Non, certes !
Pas encore, vieille en même temps.
Sur son visage à teintes vertes,
Rien de l'enfance et du printemps.
L'hébêtement de sa prunelle
Disait quel vautour la rongea ;
On sentait du cadavre en elle,
Déjà !

Elle allait fangeuse et suspecte,
Qui la suivait ? des cheveux gris,
Au fond d'une ruelle infecte,
D'où bientôt partirent des cris.
Un agent vint dans la bagarre,
Brutalement l'interrogea,
Puis l'emballa pour Saint-Lazare.
Déjà !

LA SCIENCE FERMIÈRE

✣✣✣

Au citoyen Godin, de Guise, fondateur du *Familistère*.

Science, à nos étables
Tu dois tes soins intelligents.
Donne aux plus pauvres tables
Le pot-au-feu des bonnes gens!

Tournons ce coteau qui nous cache
Les misères de la cité.
Les chaudes senteurs de la vache
Nous parlent de fécondité.
Viens là, Science productive,
Dire aux taureaux, dire aux béliers :
« Il faut que tout le monde vive!
Croissez donc et multipliez. »

Sème la chair dans la prairie
Pour la moisson de l'éleveur.
A l'agneau de la bergerie
Donne l'arome et la saveur.

L'homme las de luttes, d'intrigue,
Au sol dédaigné rend ses bras.
La Terre attend l'enfant prodigue,
Elle veut tuer le veau gras.

Élève et croise, ô fée adroite,
La race obéit au toucher.
Fais-nous ces bœufs à ligne droite,
Taillés pour l'étal du boucher.
Pétris les os, hâte la crue
Du cheval et de la brebis.
Fais les muscles pour la charrue,
Fais la laine pour nos habits.

Vois-tu Paris, ville géante,
Cerveau qui bout, large estomac :
Cette bête, à gueule béante,
Dévore souvent son cornac.
Il ne faut pas la faire attendre,
Fais sa ration tous les jours.
Dieu! si la famine allait prendre
Aux poudrières des faubourgs!

Plus troupeaux, hélas! que familles,
Dans les garnis, dans les ruisseaux,
Vois-tu ces spectres en guenilles
Disputer l'ordure aux pourceaux?
L'homme est-il fait pour la vermine?
Croyons-nous encore au péché?
— Non! — la misère a sa vaccine,
Fais-nous la vie à bon marché!

Reprends en tes mains sociales,
Après tant de siècles amers,
Les vignes et les céréales,
Le pâturage et l'eau des mers.
Il est bien temps que chacun mange;
Il faut à l'homme universel
Le sang rouge de la vendange,
Le pain blanc, la viande et le sel!

Science, à nos étables
Tu dois tes soins intelligents,
Donne aux plus pauvres tables!
Le pot-au-feu des bonnes gens!

1861.

SALUT AUX QUINZE MILLE VOIX

***

Au citoyen Mesureur, président du Conseil municipal.

Premier succès du parti ouvrier aux élections municipales en 1880.

Salut! c'est le vote de classe,
Le premier réveil des vaincus,
La clé pour sortir de l'impasse,
Le programme de Spartacus;
C'est la plèbe que tu fusilles,
Féodalité de bourgeois,
Qui vient pour raser tes bastilles.
Salut! aux quinze mille voix!

Le jeune parti qui s'affirme
Va de l'avant et vote clair,
Rejette le louche et l'infirme :
C'est la pointe entrant dans la chair.
Car il entend, classes oisives,
Socialiser à la fois

Toutes les forces productives.
Salut! aux quinze mille voix!

Fils de l'Internationale,
Il dit aux bourgeois : C'est rompu!
Je ne mets pas ma main loyale
Dans l'amalgame corrompu;
Car j'ai la devise suprême
Que Varlin signait autrefois :
« Travailleur, sauve-toi toi-même! »
Salut! aux quinze mille voix!

Il veut, brutal dans sa droiture,
Abolir le Salariat,
Des dons gratuits de la nature
Saisir le Prolétariat,
Et résorbant la bourgeoisie,
Dégager d'un monde aux abois
Beaux-arts, Science et Poésie.
Salut! aux quinze mille voix!

Au nom d'un passé de martyre,
Des vaillants, dont le siècle est veuf,
Des purs que la justice attire :
Flourens, Ferré, Blanqui, Babœuf;
Au nom de leur mort rayonnante,
Des foules suivant leurs convois,
Et de la semaine sanglante :
Salut! aux quinze mille voix!

LE REPEUPLEMENT

A Petit-Pierre (*Lice chansonnière*).

Femmes, femmes, à la besogne,
Dégotez la mère Gigogne,
Stimulez vos maris traînards,
Et faites-nous de petits communards.

L'espèce humaine est faisandée,
Il faut renouveler le stock,
Au monde est-il rien de plus toc
Que ces vieux gâteux sans idée ?
Assez de rance et de moisi,
Taillons dans le neuf !... Allons-y !

Ne pas partir semble l'affaire
D'un tas de pistolets rouillés.
Claquez, sénateurs empaillés,
Qu'avez-vous donc de mieux à faire ?
Faites places, cerveaux perclus,
Aux petits pétroleurs joufflus.

Qu'ils naissent, car déjà tout bouge,
Les vainqueurs tremblent dans leur peau,
L'avenir saisit son drapeau,
Ce drapeau, c'est le drapeau rouge.
Sur le berceau des communeux
Il jette un reflet lumineux.

Femmes, femmes, à la besogne,
Dégotez la mère Gigogne,
Stimulez vos maris traînards,
Et faites-nous de petits communards.

Paris, retour d'exil, 1880.

UN UTOPISTE EN 1800

✣✣✣

A Clémence, membre de la Commune.

A Versaille un cerveau brûlé
En coucou près de moi se place
Et me dit, à peine installé :
Monsieur, des destins j'ai la clé!
Le monde va changer de face;
Laissant la routine en coucou,
Déployons notre aile invisible!...
Or, que répondre à pareil fou?
« C'est très beau! mais c'est impossible!

» — Paris, dit-il, sera dans peu
» A vingt minutes de Versailles.
» Nos chevaux mangeront du feu.
» Ce mont gênera, mais, morbleu!
» Nous lui percerons les entrailles.
» La flèche qui nous devançait
» N'atteindra qu'après nous la cible..
» — Monsieur, j'ai lu *Petit Poucet!*...
» 'est très beau! mais c'est impossible!

» — Au lieu d'ouvriers indigents
» Dans vos fabriques, des génies
» Vont créer de souples agents,
» Plus forts et plus intelligents
» Que les nègres des colonies!...
» L'eau bouillante étant leur moteur,
» On les nourrit de combustible...
» — Vraiment! des nègres à vapeur,
» C'est très beau! mais c'est impossible!

» — On combine un gaz merveilleux.
» Éteignez-moi vos réverbères,
» La ville en aura mal aux yeux.
» Toutes les étoiles des cieux
» Vont lui servir de luminaires.
» Partout leur éclat resplendit.
» La nuit n'est plus compréhensible!...
» — Des étoiles en plein midi?
» C'est très beau! mais c'est impossible!

» — L'éclair deviendra votre voix,
» Et ne haussez pas les épaules.
» Prêtant l'oreille en mille endroits,
» Nous allons entendre à la fois
» Parler l'équateur et les pôles.
» La foudre, à qui veut l'en charger,
» Porte une dépêche lisible...
» — Diantre! quel pigeon messager!
» C'est très beau! mais c'est impossible!

» — Pour qui prenez-vous le soleil?

» Pour un vieux poêle à votre usage;
» Mais on lui cherche un appareil,
» Et cet artiste sans pareil
» Sera peintre de paysage.
» Il gravera monts et forêts,
» Jusqu'au détail imperceptible! ..
» — Fera-t-il aussi les portraits?,
» C'est très beau! mais c'est impossible!

» — Ah! frère, si tu pouvais voir
» Quel torrent d'amour s'amoncelle!
» Les peuples unis vont avoir
» La terre enfin pour réservoir
» De jouissance universelle! »
— Pauvre fou! — j'ai serré sa main —
Déplorant mon doute invincible...
Ah! le bonheur du genre humain!
C'est très beau! mais c'est impossible!

1868.

L'OISIVE

***

A la citoyenne Léonie Rouzade.

La richesse
En duchesse
Dort sur un lit de paresse.
Dodo,
Molle
Créolle,
Dodo
Sous ton rideau.

Son corps frêle
Étincelle,
Le monde est créé pour elle.

Dans son gouffre,
Tout s'engouffre,
La nature enfante et souffre.

Mais tout passe,
Tout s'amasse,
Le dos qui porte se lasse.

La faim râle,
La mort pâle
Met sur pied son premier mâle.

Étourdie,
Engourdie,
Lève-toi, c'est l'incendie!

Ma merveille,
Qu'on s'éveille
Chenille, il faut être abeille!
Dodo,
Molle
Créole,
Dodo
Sous ton rideau.

Paris, 1850.

LES CLASSES DIRIGEANTES

✣✣✣

A Ernest Vaughan, administrateur de *l'Intransigeant*.

Tout un flot d'étoiles filantes
Sur ce globe s'est abattu,
Et de nos classes dirigeantes
Il ne reste plus un fétu.
Ceux qui nous guidaient dans l'impasse,
Nos hommes d'État creux et lourds,
Sont allés diriger l'espace...
Et la Terre tourne toujours!

Ils ne sont plus! qu'allons-nous faire?
Devant qui nous mettre à genoux?
L'État tenait tout dans sa sphère,
Ces gaillards-là pensaient pour nous!
Sans eux, moutons, saurez-vous paître?
Qui tiendra la bride aux amours?
Quoi! pas même un garde champêtre!...
Et la Terre tourne toujours!

Où sont ces doctrinaires chauves
Qui, de père en fils, ont voté
Codes sauvages et lois fauves
Pour sauver la société?
Vous n'entendrez plus, prolétaires,
Couler l'eau trouble, en longs discours,
Des robinets parlementaires...
Et la Terre tourne toujours!

Quoi! plus un seul capitaliste,
Plus d'escrocs par le code absous,
Dont le génie âpre consiste
A faire suer les gros sous!
Eh quoi! le Travail et l'Idée
Sont soustraits au bec des vautours!
Quoi! Rothschild, ta caisse est vidée?
Et la Terre tourne toujours!

Pour des travaux de Pénélope
A coups de canon déchirés,
Plus d'ambassadeurs en Europe,
Ni crachats, ni cordons moirés.
Les peuples, las des vieilles trames
Et de l'eau bénite des cours,
Fraternisent par télégrammes...
Et la Terre tourne toujours!

Sachant mieux aboyer que mordre,
Où sont tant de chefs glorieux
Qui se repliaient en bon ordre,
Pas plus morts que victorieux?

Les coups d'État, mèche allumée,
N'ensanglantent plus nos faubourgs.
La paix se maintient sans armée...
Et la Terre tourne toujours!

Plus de gras curés, plus de pape!
Pas même un pieux sacristain;
On ne rencontre plus Priape
En soutane d'ignorantin.
Le miracle ayant tué Rome,
Le Syllabus n'ayant plus cours,
La raison se fait Dieu dans l'Homme!
Et la Terre tourne toujours!

La Terre tourne et, plus fertile,
Nourrit des bras moins fatigués.
Dans les blés grands où croît l'utile,
L'alouette a des chants plus gais.
Le travail s'accomplit sans maîtres
Et, dans leurs loisirs de velours,
La poésie emplit les êtres,
Et la Terre tourne toujours!

LE LIERRE A L'ŒUVRE

✣✣✣

Au citoyen Georges Baillet, du Caveau.

Clôturant un domaine vaste,
Un vieux mur étreint le château.
Le lierre, y déployant son faste,
Le couvre d'un épais manteau.

En dogme immuable, il se pose,
Ce vieux mur individuel.
Avec ce fétiche morose,
Le lierre entame un long duel.

Force vivace, en guerre ouverte
Avec l'usurpateur maudit,
Il l'étreint, sous sa poigne verte,
Le mur résiste et se raidit.

D'un soleil à l'autre plus grande,
La plante, aux ongles aiguisés,

Répand ses jets de propagande
Sur les moellons plus divisés.

Dès qu'il s'en détache une pierre.
Victoire! un trou vide apparaît,
Un pan de ciel et de lumière,
Comme un œil bleu qui s'ouvrirait.

Va, lierre, abolis la clôture,
Sois instrument d'Égalité,
Conforme au vœu de la Nature,
Livre-nous la Propriété.

LES BUVEURS DE SANG

Au citoyen Planteau, député du groupe ouvrier.

Buveurs de sang! c'est le nom qu'on nous donne
Quand nous montrons pour but l'Égalité.
Buveurs de sang! ceux-là qu'on emprisonne,
Ceux qu'on fusille! Est-ce un nom mérité?
Riche aveuglé, vois, pour emplir ton verre,
Sous le pressoir un peuple agonisant.
L'or que tu bois, c'est le sang de ton frère :
Les buveurs d'or sont les buveurs de sang.

« Chacun pour soi! » Le ciel est sans étoiles.
Le riche oisif, le marchand, l'escompteur,
L'usure enfin, hideuse tend ses toiles
Dans tous les coins où passe un producteur.
Fatalement prise par l'araignée
Aux fils de glu qu'on nomme « tant pour cent »,
La mouche meurt d'une lente saignée...
Les buveurs d'or sont les buveurs de sang.

L'homme d'État, dans sa cravate blanche,
Croit l'Océan remué sans sujet.
Sa soif de l'or, à pleine outre il l'étanche ;
Dans son fauteuil il cuve le budget ;
Ses traitements nourriraient un village,
Et quand la faim s'attroupe en maudissant,
Ah ! *le pauvre homme!* il a peur du pillage...
Les buveurs d'or sont les buveurs de sang.

L'esprit du temps nous fait des bras de fonte
Pour centupler les travaux créateurs.
Production, vainement ton flot monte,
Ceux qui n'ont rien sont-ils consommateurs?
Le capital exploite la machine,
L'ouvrier tombe à la lutte impuissant,
Les bras coupés par cette guillotine...
Les buveurs d'or sont les buveurs de sang.

Sondez l'Enfer ; descendez dans la mine,
Les assassins du bagne ont l'air du ciel ;
Mais le mineur, pour un prix de famine,
Trouve en son puits un air pestilentiel.
Contre un tarif pour peu qu'il se défende,
La troupe donne et la grève cessant,
Sur le massacre, on touche un dividende.
Les buveurs d'or sont les buveurs de sang.

Paris, juin 1848.

LA SCIE ET LES BUCHES

***

Au citoyen Achille Leroy.

Mords-les tous de tes dents d'acier,
Encore une bûche à scier.

Entre, ma scie, en ces bois décharnés,
C'est tout Bondy, la forêt des embûches;
Ce gros amas d'arbres déracinés
Est devant toi pour en faire des bûches.

Voici le Dogme, un chêne aux mille bras,
Qui cent mille ans fit la nuit sous ses branches.
De l'homme inerte il obstrua les pas,
Cachant l'espace et les étoiles blanches.

Voici le Trône aux mousses de velours;
L'oiseau de proie y cachait ses tueries.
Brûlant le nid pour chasser les vautours,
On mit la torche aux vieilles Tuileries.

Ce bois noueux, c'est la Propriété.
Un conquérant plantant cette imposture,
Il dépouilla l'esclave garrotté
Des dons gratuits que nous fait la nature.

Mords-les tous de tes dents d'acier,
Encore une bûche à scier.

Paris, octobre 1881.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

***

Aux professeurs du Collège de France.

De tous les droits que l'homme exerce,
Le plus légitime, au total,
C'est la liberté du Commerce,
La liberté du Capital.
La loi ? c'est l'offre et la demande,
Seule morale à professer !
Pourvu qu'on achète et qu'on vende,
Laissez faire, laissez passer !

Et que rien ne vous épouvante,
Y glissât-il quelque poison,
Si le marchand double sa vente,
Le succès lui donne raison.
Que ce soit morphine ou moutarde,
Truc chimique à manigancer.....
C'est l'acheteur que ça regarde,
Laissez faire, laissez passer !

Les travailleurs ont des colères
Dont un savant n'est pas touché.
Il faut bien couper les salaires
Pour travailler à bon marché.
Par un rabais de deux sous l'heure,
Des millions vont s'encaisser,
Et puis !... croyez-vous qu'on en meure ?
Laissez faire, laissez passer !

Le marché pour l'article en vogue
Offre un rapide écoulement.
N'écoutons pas le démagogue
Qui nous prédit l'engorgement.
Il faut, malgré ces balourdises,
En fabriquant à tout casser,
L'inonder de nos marchandises,
Laissez faire ! laissez passer !

Pour le bien-être des familles
Doublons les heures de travail.
Venez, enfants, femmes et filles,
La fabrique est un grand bercail.
Négligez marmots et ménage,
Ça presse ! et pour vous délasser,
Vous aurez des mois de chômage.
Laissez faire ! Laissez passer !

Par essaims le Chinois fourmille.
Ils ont des moyens bien compris
De s'épargner une famille
Et travailler à moitié prix.

Avis aux ouvriers de France ;
Dans leur sens il faut s'exercer,
Pour enfoncer... la concurrence...
Laissez faire ! laissez passer !

Sous le Siège, dans la famine,
J'ai défendu la « liberté »
Voulant, fidèle à la Doctrine,
Rationner par la cherté.
Chaque jour et sans projectiles,
Par vingt mille on eût vu baisser
Le stock des bouches inutiles.
Laissez faire ! Laissez passer !

Qu'on accapare la denrée,
Qu'on brûle docks et magasins,
Que pour régler les droits d'entrée,
On se bombarde entre voisins,
Quitte à gémir sur les victimes,
Qu'on voit écraser, détrousser !
L'Économie a pour maximes :
Laissez faire ! Laissez passer !

Retour d'exil, 1881.

LE HUIT

***

Au citoyen Paul Lafargue.

Toi, la terreur du pauvre monde,
Monsieur Vautour! monsieur Vautour!
Quittance en main, tu fais ta ronde.
Déjà le huit! déjà ton jour!
Vautour!

Cet homme a donc créé la terre,
Le moellon... le fer et le bois!
— Non!... Cet homme est propriétaire,
Son terme vient tous les trois mois.

Oh! c'est un rude personnage.
Avant tout autre créancier
Il peut vendre notre ménage,
Nous donner congé par huissier...

De par la loi sèche et bourrue,
Femmes en couche et moribonds,

Tant pis s'il vous flanque à la rue!
On ramasse les vagabonds!

Lorsque chômage et maladie
Attristent déjà nos foyers,
Sur nous, comme une épidémie,
Sévit la hausse des loyers.

Depuis dix ans la vie afflue
Dans son quartier de terrains nus.
Encaissant seul la plus-value,
Il décuple ses revenus.

Avec nos pleurs, nos sueurs vaines.
Il a gâché tout son mortier.
C'est le plus pur sang de nos veines
Qu'il touche en rentes par quartier.

Un prompt remède est nécessaire...
Vautour est féroce et subtil;
Mais, s'il pousse à bout la misère,
Comment cela finira-t-il?

Il faut que le pauvre s'abrite,
On a sommeil comme on a faim.
Ne doit-on pas taxer le gîte
Comme l'on a taxé le pain?

L'usure a ses heures tragiques.
Foulon vous apprend, mes amours,
Comme on promène au bout des piques
La tête pâle des vautours.

Toi, la terreur du pauvre monde,
Monsieur Vautour! monsieur Vautour!
Quittance en main, tu fais ta ronde
Déjà le huit! déjà ton jour!
Vautour!

Paris, 1882.

L'ENTERRÉ VIVANT

✣✣✣

Au citoyen Auguste Vaillant.

L'air, plein de senteurs capiteuses,
Grisait les couples amoureux.
Je vis un homme, aux mains calleuses,
Descendre, en un trou ténébreux.
Le ciel resplendit; juin donne
Son suc d'allégresse et d'espoir,
L'essaim fait son miel et bourdonne...
L'homme est toujours dans son trou noir!

Comme on comprend bien la paresse!
Les lézards se disent : « Dormons! »
Cette brise est une caresse,
Un velours bleu dans les poumons.
— L'homme portait une lanterne —
Mais voyez : les lapins, le loir,
Font leur sabbat dans la luzerne...
L'homme est toujours dans son trou noir!

Un pareil jour, les forêts vertes
Devraient se remplir d'écoliers ;
On tient partout, grandes ouvertes,
Les fenêtres des ateliers.
Que fait-il, loin de la lumière ?
C'est au soleil qu'il fait beau voir
Les chantiers de la fourmilière...
L'homme est toujours dans son trou noir !

Le grillon tourne sa crécelle,
Puis tout s'apaise et s'embrunit.
Le moineau, la tête sous l'aile,
S'endort dans la chaleur du nid.
N'a-t-il pas fini sa journée ?
Voici les étoiles du soir.
La voûte est toute illuminée...
L'homme est toujours dans son trou noir !

Il sort enfin ! quels lieux funèbres
Habite donc ce noir maudit !
On croirait qu'il sort de ténèbres
Bien plus épaisses que la nuit.
O mineur ! c'est le cimetière
Où ton dur métier te fait choir.
Cadavre en vie ou dans la bière,
L'homme est toujours dans son trou noir !

LA NOUVELLE ÈRE

***

A Vladimir Gagneur, député.

Labeur, dans tes champs usurpés
Régnait la misère inféconde.
Rendons la terre aux travailleurs groupés,
Du vieux chaos tirons le monde.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

Vous, rails pour l'échange croissant,
Posez vos réseaux dans nos plaines,
Que tout circule, et la vie et le sang,
Comme en un corps marbré de veines.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

Charbon, vésuve souterrain,
Emplis la machine de lave.

Fais bouillir l'âme en son cerveau d'airain,
Donne des bras à notre esclave.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

Steamers, agents du producteur,
Allez, par les mers orageuses,
Ensemencer le pôle et l'équateur
Comme des graines voyageuses.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

La voix le long d'un fil glissant,
Au feu de l'éclair est pareille,
Et deux amis à travers l'Océan
Vont se parler comme à l'oreille.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

O mort, l'homme marche en avant,
Il veut, perçant les derniers voiles,
Te devancer et se frayer vivant
Un chemin bleu vers les étoiles.
Libres essors, régnez, c'est votre jour,
Travail, justice, amour,
Régnez, c'est votre tour!

Condé-sur-Vesgres, 1860.

LA GRÈVE

***

Au citoyen Basly, ouvrier mineur, député de la Seine.

Au secours! vaincre est nécessaire.
Les mineurs sonnent le tocsin,
Saignons à blanc notre misère,
On fait grève au bassin d'Anzin.

Faire triompher cette grève,
Compagnons, c'est le grand devoir!
Partout où l'exploité se lève,
A ses côtés il doit nous voir.
Aux combattants il faut des vivres :
Nous, leurs copains, nous, ventres creux,
Sur chaque pain de quatre livres
Tirons une miche pour eux!

Ces hommes arrachant la houille,
Forçats dont le bagne fait peur,
Sans eux, croyez-vous qu'elle bouille,
La grande industrie à vapeur?

S'ils croisent, noirs sur leur poitrine,
Leurs bras musculeux et poilus,
Nous voyons stopper la machine,
Le cœur du travail ne bat plus!

Les familles sont dans les larmes,
Duel social bien avivé;
Ce tocsin de feu crie : Aux armes!
Tout le bassin est soulevé.
Sous les attaques féodales,
Le serf aura-t-il le dessous?
Compagnons, nous fondons des balles
Quand nous leur portons nos gros sous!

Des balles pour la haute pègre
Qui, n'ayant nul droit au sous-sol,
Ose traiter en race nègre
Ceux-là qu'a dépouillés son vol;
Plomb pour la race massacrante
Qui, sans vergogne du total,
Tous les ans touche comme rente,
Quinze ou vingt fois son capital.

Oh! ces mangeurs de chair humaine,
Leur avarice est un défi.
Mais la Terre est donc leur domaine?
Ils n'ont qu'un Dieu, le dieu Profit.
L'homme fond dans leur main rapace.
Tous les épuisés, les vieillards,
Chassés, réduits à la besace,
Ils leur ont sué des milliards!

Grands seigneurs de la banqueroute,
Porteurs d'actions, hobereaux,
Voleurs! vous vous croyez sans doute
Le droit de devenir bourreaux?
Malheur! voir au siècle où nous sommes,
Le capitaliste aigrefin
Dresser ainsi pour dix mille hommes
La guillotine de la faim!

Tant d'horreurs ne seront pas vaines;
La souffrance enfante toujours!
Nous sentons courir dans nos veines
Le frisson brûlant des grands jours;
Aux faubourgs, la pâle famine
Soulève un vivant ouragan;
Et du ventre noir de la mine
Il sort des laves de volcan!

Au secours! vaincre est nécessaire.
Les mineurs sonnent le tocsin,
Saignons à blanc notre misère,
On fait grève au bassin d'Anzin!

Mars 1884.

« ON FUSILLE LES VOLEURS ! »

✣✣✣

Au citoyen J.-B. Dumay.

Venez sur les barricades,
Rouges encore du sang
De quelques bons camarades,
Lire un arrêt menaçant.
Ces mots, écrits à la craie,
Provoquent bien des pâleurs ;
Lisons ce qui les effraie :
« On fusille les voleurs ! »

Ah ! c'est l'heure des justices !
Enfin, nous tenons sous clé
Bandits, receleurs, complices ;
Ils ne l'auront pas volé.
Beaux tripoteurs de nos hontes,
Amnistieurs-fusilleurs !
Vous allez rendre vos comptes :
« On fusille les voleurs ! »

Ah ! vous pressuriez sans trêves,
Et mettiez à tout propos,
Dans la balance des grèves,
Le faux poids des chassepots.
Dans vos codes terroristes
Les gens sont des non-valeurs ;
Tremblez, gros capitalistes :
« On fusille les voleurs ! »

Bonapartistes honnêtes,
Les vengeurs devront, bien sûr,
Vous prendre avec des pincettes
Pour vous acculer au mur ;
Car vous ne sentez pas l'ambre,
Gens de tripots et d'ailleurs,
Survivants du Deux-Décembre :
« On fusille les voleurs ! »

Et vous sainte Compagnie,
Escrocs des derniers moments ;
Au chevet de l'agonie
Crochetant les testaments ;
On tient dans vos tabernacles
Des caboulots de jongleurs,
Noirs brocanteurs de miracles :
« On fusille les voleurs ! »

Ah ! vous voilà pris au piège,
Vous, accapareurs, filous,
Qui nous vendiez sous le siège
Un œuf cinquante-sept sous !

Vous encaissiez des victimes
Les tortures et les pleurs,
Tueurs par francs et centimes:
« On fusille les voleurs ! »

Vous mettiez, bande maudite,
Dans vos spéculations,
L'atmosphère en commandite,
Le soleil en actions.
Vous desséchiez à sa source
La vie, ô monopoleurs !
Hommes de sac et de Bourse :
« On fusille les voleurs ! »

Mais non !... — que le peuple est bête !... —
Les gros s'échappent !..... Voyons !
Douze balles dans la tête
De quelques gueux en haillons !
Affamés qu'on croyait ivres,
Ils ont, pour nourrir les leurs,
Pris... des pains de quatre livres !...
. . . . . .
« On fusille les voleurs ! »

LE PETIT OUBLIÉ

***

Au citoyen Carlo Lucé.

Qu'il fait dur vivre,
Perdu dans ces ajoncs.
Cachant ton livre,
Mène en champ les moutons.

Je sers chez d'âpres paysans,
Au muguet, j'aurai mes treize ans,
Resté seul, hélas ! tout à coup,
Je sais lire... mais voilà tout !

Oh ! je voudrais être à Paris,
C'est la ville des grands esprits,
Ils paissent l'étude à leur faim,
Comme un troupeau paît le regain.

De mes loques je suis honteux,
Je suis chétif et souffreteux,
Mon pain noir reste sous mes dents,
Mon regard ne voit qu'en dedans.

Mon cœur est un nid de chansons,
Mais ma bouche n'a pas de sons.
Si je pouvais prendre mon vol,
J'en apprendrais au rossignol.

J'aime les étoiles des cieux,
C'est un livre où s'usent mes yeux,
En rêvant j'en suis aveuglé,
Est-ce un rayon que j'ai volé?

Leur doigt me montre au médecin.
Son esprit, dit-on, n'est pas sain,
Je crains la ronce et leur gaîté,
C'est comme un sort qu'on m'a jeté.

Oh ! terre qui t'étends si loin,
De moi tu n'as donc pas besoin,
Moi dans mes rêves sans sommeil
J'ai rêvé d'être le soleil.

Mon chien maigre, mon chien si doux,
Pose son nez sur mes genoux,
Il gémit pour me consoler,
Oh ! je voudrais qu'il sût parler.

Au cimetière est un follet,
J'ai cru souvent qu'il m'appelait.
C'est un pauvre enfant du bon Dieu,
Qui mourut sans jeter son feu.

Qu'il fait dur vivre,
Perdu dans ces ajoncs.
Cachant ton livre,
Mène en champ les moutons.

Moirans, 1849.

MONSIEUR LARBIN

***

Fier comme un paon, plat comme une punaise,
Est-ce un ministre, est-ce un garçon de bain?
C'est, ne vous en déplaise,
C'est Monsieur Larbin!

Larbin naquit dans l'antichambre
D'une marcheuse et d'un portier.
Pour son baptême, un pot de chambre
A dû servir de bénitier.
Mordre et lécher fut son étude,
Et de l'écurie au salon,
Il se gobe en sa servitude,
Sous le panache et le galon.

Il boit, ment, jure, tousse et crache
Tout comme son maître et le hait.
Dans son code admet la cravache,
Triche la cave et le buffet.

Il méprise enclume et charrue,
Ne sort pas sans son tablier,
De peur que quelqu'un dans la rue
Le prenne pour un ouvrier.

A tous les postes il s'installe,
Pourrit au cœur la nation;
Le Larbinisme qui s'étale
Devient une religion.
La valetaille dans sa gloire,
Cravate blanche et chapeaux bas,
Dresse un autel au dieu Pourboire,
Une serviette sous le bras.

Chien couchant âpre à la curée,
Au besoin, valet du bourreau,
Il est rédacteur en livrée
D'un journal à gros numéro.
Il bave sur les grandes choses,
Chienlit posant en Ajax,
Il brosse les apothéoses
Des vices à l'opopanax.

Coiffant la mitre de l'évêque,
Larbin bénit les coups d'État.
Drapant la toge de Sénèque,
Il congratule le Sénat.
Rend-il ou vend-il la justice?
C'est alors Delesveaux, Garcin;
Bismark l'enrôle en sa police
Et le czar lui donne un blanc-seing.

Adressez-lui votre requête
Au nom du bon droit, du devoir;
Il vous dira, dressant la crête :
« Connais pas! je suis le Pouvoir!
A ce mandarin de la Chine,
Torchez le museau d'un soufflet,
Il vous dira, courbant l'échine :
« Monsieur, je suis votre valet! »

Fier comme un paon, plat comme une punaise,
Est-ce un ministre, est-ce un garçon de bain?
C'est, ne vous en déplaise,
C'est Monsieur Larbin!

Palais-Bourbon, 16 mai 1873.

L'ENFANT VOLÉE

✣✣✣

A Eugène Imbert (*Lice chansonnière*).

On me l'a volée à la crèche,
Ma fille, et vendue au marché,
Vendue au prince débauché,
A l'ogre qui sent la chair fraîche.

Il me l'a prise, ce voleur,
Ma Jenny, si drôle en sa moue;
Cueillir cette églantine en fleur
Pour la piétiner dans la boue!
Elle a dû, pour les attendrir,
Joindre ses deux menottes blanches.
Ah! l'on m'aurait moins fait souffrir
En me sciant entre deux planches.

C'était ma joie et mon orgueil,
Tout l'orgueil de la pauvre veuve;
On l'admirait sur notre seuil
Le cou nu dans sa robe neuve.

L'adorer me semblait si bon !
Pauvre petite, ils l'ont trompée
Et séduite par un bonbon ;
Ils l'ont prise avec sa poupée.

Gens obscurs seraient condamnés,
De lui ce n'est que babiole,
La police me rit au nez,
Les juges me traitent de folle,
Et l'Église admet le viol ;
Moi, j'en fournirai l'eau bénite :
D'une jatte de vitriol,
Je veux sacrer cet hypocrite.

On me l'a volée à la crèche,
Ma fille, et vendue au marché,
Vendue au prince débauché,
A l'ogre qui sent la chair fraîche.

Juillet 1885.

LE 21 JANVIER

***

Au citoyen Joannès Delorme.

En ce grand jour où l'on punit un traître,
Est-ce une extase ou le rêve d'un fou ?
Je vois Marat et Babeuf apparaître
La lame au cœur et l'auréole au cou !
— Ah ! dit Marat, monde usé, tu t'affaisses !
Fils des Titans, qu'êtes-vous ? des Bourgeois !
N'évoquez plus vos morts — tas de jean-fesses !
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Quels rois puissants que ces milliardaires !
Œil de vautour, entrailles de métal,
Ces financiers pesant sur les salaires,
Des vols légaux forment leur capital.
Sachez-le bien, typhus et fièvre jaune
Sont des agneaux auprès de ces matois ;
Tas de gogos, Macaire est sur le trône ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

La République étant une lumière,
Pour éteignoir eut le petit chapeau.
Puis, la légende hébétant la chaumière,
Fit des sauveurs en culotte de peau.
Quatre-vingt-treize aboutit en caserne ;
L'État-major se mouche dans les Droits ;
Tas de chauvins, Capitulard gouverne ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Rome faisant métier d'idolâtrie
Livre la femme au prêtre corrupteur
Pour qu'attisant sa pieuse hystérie
Du doux Jésus il soit l'entremetteur.
L'époux de chair d'Elmire qu'on déflore,
Orgon bâté fait des signes de croix...
Tas de cocus, Tartuffe règne encore ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Qu'est l'atelier ? C'est une monarchie,
Un homme y règne : un despote aigrefin.
Le Patron, fils de la classe enrichie,
Vous tient courbés sous le joug de la faim ;
Sa soif du gain n'est jamais assouvie.
Tas de citrons qu'il presse entre ses doigts,
Chagot vous tient par la bourse et la vie ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Un juste arrêt supprima Louis-Seize,
Plat rejeton de vampires hideux.
On mit le pied sur la triste punaise,
Mais la vermine a des millions d'œufs.

Ils sont éclos : députés, valets, traîtres;
Leur tribu suce, empeste et fait des lois.
Tas de pouilleux, voyez grouiller vos maîtres ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Interrompant ma vision bizarre,
Science dit : Mes creusets sont plus sûrs.
Que le Travail, du Capital s'empare,
Il dissoudra ces résidus impurs ;
Riches alors de ce qu'on leur dérobe,
Dans l'avenir lumineux que je vois,
Les travailleurs, égaux et rois du globe,
Ne sauront plus qu'il était d'autres rois !

Paris, retour d'exil, 21 janvier 1881.

AMNISTIE SOCIALE

***

Au citoyen A. Desmoulins, conseiller municipal.

Amnistie!
Amnistie!
Honte à qui châtie.
Ah! donnez, donnez
L'amnistie
Aux condamnés!

Par une tactique opportune,
On rouvre la France au Banni,
Au défenseur de la Commune,
Et vous croyez que c'est fini?

Mais tous ces condamnés funèbres
Enrichissant l'entrepreneur,
Cherchant leur pain dans les ténèbres
Avec la lampe du mineur?

Mais dans la Fabrique insensée,
Ces foules que la faim conduit

Douze heures, broyant leur pensée
Dans le vertige et dans le bruit?

Mais tous ces poumons que l'on use,
Qui, pour le bas prix du travail,
Dans l'arsenic et la céruse
Aspirent la mort en détail?

Mais pour leurs champs, pour leur masure,
Tous ces paysans pris d'amour
Que les doigts crochus de l'usure
Font prolétaires jour à jour?

Mais sous le vice qui les courbe
Toutes ces filles d'artisans
Que vous roulez dans votre bourbe
Depuis l'âge de quatorze ans?

Mais tant de vermines impures :
Ces idiots, ces criminels
Qui grouillent dans les tas d'ordures
De vos centres industriels?

Amnistiez-vous ces esclaves
Que vous avez rendus abjects?
Avez-vous éclairé leurs caves?
Assaini leurs garnis infects?

Réponds, Tiers-État, saltimbanque
Qui parles des droits d'un ton fier

Et te fais des billets de banque
De tous ces supplices d'enfer!

L'amnistie entière et finale,
Vivre égaux ensuite et s'aimer.
Révolution sociale,
Vas-tu bientôt la proclamer?

Amnistie!
Amnistie!
Honte à qui châtie.
Ah! donnez, donnez
L'amnistie
Aux condamnés!

Paris, 1883.

LES AFFAMEURS

***

A Victor Richard, de Londres.

Les patrons se mettent en grève,
L'affameur crie à l'affamé :
« Il faut qu'on me cède ou qu'on crève. »
L'atelier du maître est fermé.

Ils réduisaient deux sous de l'heure,
Deux sous de moins! on ne peut pas!
S'il faut qu'en travaillant l'on meure,
Autant se couper les deux bras.
Voyant l'ouvrier sans ressource
Le capital se sentait fort.
Qui tient les cordons de la bourse
A le droit de vie et de mort.

Eh! qu'ils les ferment leurs fabriques
Où nous râlons tous entassés
Dans l'ouragan des mécaniques,
Leur bagne des travaux forcés.

Enfants décharnés, têtes grises,
Pour nous le supplice est sans fin,
Car ce n'est pas la cour d'assises
Qui nous condamne..., c'est la faim!

Toi qui voulais sur ma semaine
Au gosse acheter des souliers,
Tu vois, femme, comme on nous mène,
Nos czars ferment leurs ateliers.
Leur ukase nous prend en traître...
Et l'on ne s'est pas soulevé!...
Dire que huit gredins vont mettre
Vingt mille hommes sur le pavé!

Plus d'un enfant sera victime,
Avec ça que voici l'hiver.
Est-ce que je ferais un crime
Si je m'armais d'un revolver?
Leur justice viendrait me prendre
Pour me couper le cou!... Des lois?
Il n'en est pas pour nous défendre
Contre les assassins bourgeois.

Leurs pères ont frayé la route.
Quand on parle d'exproprier,
Leur noblesse d'emprunt redoute
Un quatre-vingt-neuf ouvrier.
Pour faire bouillir leur marmite,
Ils ont pillé les aristos.
On craint pétrole et dynamite,
Quand on a brûlé les châteaux.

Mais, nous, va-nu-pieds, nous qu'on chasse,
Nous pourrions, dans un branle-bas,
Écrabouiller, sous notre masse,
Casse-têtes et fusils Gras.
Ils auraient beau crier : « Main-forte !... »
Et se traîner à deux genoux,
Nous pourrions enfoncer la porte
Et dire : « Nous sommes chez nous ! »

Les patrons se mettent en grève,
L'affameur crie à l'affamé :
« Il faut qu'on me cède ou qu'on crève. »
L'atelier du maître est fermé.

Roubaix, 1882.

SANTÉ FRATERNELLE

***

Au citoyen Eugène Fournière.

Quand de sa rouille lumineuse
L'automne a jauni les forêts,
Tirons une loupe vineuse,
Allons-y boire et penser frais.
Mais pitié pour la gorge sèche,
Le verre vide et les sevrés.
Buvons à nos copains en dèche,
A la santé des altérés !

Bienheureuses les dents qui mordent
A la saveur fraîche du pain.
Mais combien d'estomacs se tordent
Dans les angoisses de la faim !
L'herbe en poussant nourrit la viande
Fumante en gigots parfumés.
La table n'est pas assez grande.
A la santé des affamés !

Voyez les mondaines oisives
Dans leurs plumages éclatants ;
On taille leurs modes lascives
Dans tous les rayons du printemps.
Décembre leur tend ses fourrures,
Quand des gueux gèlent demi-nus,
Les pieds crevassés d'engelures.
A la santé des mal-vêtus !

Le code des classes avides
Ferme la nature au verrou,
Et ceux qui naissent les mains vides,
Pour se pendre, n'ont pas un clou.
Ils tettent le fiel de l'envie,
De toutes les fanges souillés,
On leur a filouté la vie.
A la santé des dépouillés !

Et ce grand vol se perpétue
En s'intitulant droits acquis.
Mais il est temps qu'on restitue,
Nous ne donnons pas nos acquits,
Prends ta faulx, volé, prends ta hache,
Sus aux mauvaises volontés :
On n'obtient que ce qu'on arrache.
A la santé des révoltés !

Paris, retour d'exil, 1881.

LA VEUVE DU CARRIER

✣✣✣

Au citoyen René Vaillant.

Claude est mort, j'aurais dû le suivre.
Mais l'enfant? je le sens pourtant,
Je le sens en moi qui veut vivre,
Il ne sait pas ce qui l'attend.

Huit engloutis dans la carrière.
Il en meurt, dans ce métier-là!
Je crois le voir sur la civière,
Sanglant, tout pâle, il me parla.
Il me dit de sa voix éteinte,
Quand je l'écoutais respirer,
Quel malheur! te laisser enceinte,
N'ayant que tes yeux pour pleurer!

C'est bien bon d'aimer, d'être mère!
On se prive aussi là-dessus,
Ne voulant pas, dans sa misère,
Faire un misérable de plus.

Un lundi nous vint la folie
De courir les champs... Des beaux mois
L'air grise... On rentre... et l'on s'oublie.
Les pauvres ne sont pas de bois!

Si par malheur c'est une fille,
Le sort des femmes donne froid.
J'ai deux sœurs... L'une avec l'aiguille
Ne gagne pas l'eau qu'elle boit;
L'autre?... C'est la plus malheureuse!
Quel métier! Guetter les passants,
L'œil éteint, la figure creuse,
Elle était si fraîche à seize ans!

C'est un garçon que je désire,
Un de ces vaillants qu'on croit fous,
Osant le bien, sachant tout dire,
Et rêvant au bonheur de tous.
Mais on les déporte, on les tue,
Ces chercheurs du juste et du vrai.
On les massacre dans la rue,
Comme mon pauvre père, en Mai.

Je veux, dans ma jupe de veuve,
Lui tailler brassières, béguins.
L'élever!... quelle rude épreuve,
Tous les jours on baisse nos gains.
Par des fois j'en deviens farouche,
Je pense tout noir! Vous savez?
Je dis : si je mourais en couche,
Il irait aux Enfants-Trouvés!

Claude est mort, j'aurais dû le suivre!
Mais l'enfant?... je le sens pourtant,
Je le sens en moi, qui veut vivre,
Il ne sait pas ce qui l'attend.

Montrouge, 1882.

LA FILLE DE THERMIDOR

***

A Antide Boyer, député des Bouches-du-Rhône.

Une fille, avorton bourgeois,
Ayant bagues à tous les doigts,
Robe à traîne, élégant remise,
Mais dessous fort peu de chemise,
En se dressant sur ses ergots
Tient ce boniment aux gogos :
« Je suis, messieurs, la déesse à la pique! »
— Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

« Modéré jusqu'à la fureur,
» Thermidor tomba la Terreur.
» Alors je naquis et la France
» Devint maison de tolérance
» Et brilla des noms les plus fiers,
» Depuis Talleyrand jusqu'à Thiers. »
— Des souteneurs nous connaissons la clique;
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

« J'ai subi, bien qu'il m'en coûtât,
» Le viol de tous les coups d'État ;
» Je criais, tout bas, pour la frime ;
» Après, j'ai meublé le régime,
» Brocanté les législateurs
» Et les sénats conservateurs. »
— Tous les Césars ont doré sa boutique...
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

« Étant, de mon siècle, esprit fort,
» Voltaire me plut tout d'abord ;
» La grâce agit, fille soumise,
» Je fis ma paix avec l'Église,
» J'ai mis Lolotte au Sacré-Cœur,
» Je communie et chante au chœur. »
— La Carmagnole est un autre cantique!...
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République !

« Pour déjouer les partageux,
» J'ai mis la main sur les enjeux,
» Maquillant la hausse et la baisse
» J'ai formé, pour tenir la caisse,
» De gros financiers libéraux,
» Cousins des fermiers généraux. »
— Trois et trois, neuf ! c'est leur arithmétique!
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

« Mon code est le Chacun pour soi !
» L'Égalité — devant la loi, —

» En rêver une autre est folie;
» La noblesse est presque abolie,
» Mais sans les riches, ici-bas,
» Les pauvres ne mangeraient pas. »
— En doutez-vous? Galliffet vous l'explique!
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

« Aux États-Unis, beaux rêveurs,
» En grand, j'exporte mes faveurs,
» Raccrochant les deux hémisphères,
» Je couche avec les gens d'affaires;
» Le capitaliste a vraiment,
» Avec moi, beaucoup d'agrément. »
— C'est son virus qui pourrit l'Amérique!
Non, cette catin n'est pas la République!
Non, non, tu n'es pas la République!

Ah! chassons-la! Dans l'or des blés,
Mère, apparais les seins gonflés.
A nos phalanges collectives,
Rends sol et forces productives.
Que le ciel de l'ordre nouveau
S'allume dans chaque cerveau.
Oui, viens Commune à la rouge tunique,
Car cette catin n'est pas la République!
Non, toi seule es la République!

Paris, 1883.

LE MONUMENT DES FÉDÉRÉS

A Alphonse Humbert, conseiller municipal.

Ici fut l'abattoir, le charnier! — Les victimes
Roulaient de ce mur d'angle à la grand'fosse en bas,
Les bouchers tassaient là tous nos morts anonymes
Sans prévoir l'avenir que l'on n'enterre pas.
Pendant quinze ans, Paris, fidèle camarade,
Déposa sa couronne au champ des massacrés.
Qu'on élève une barricade
Pour monument aux Fédérés!

Oui, pour tout monument, peuple, un amas de pierres
Laissons l'Académique aux tueurs de bon goût,
Et sur ces pavés bruts qu'encadreront les lierres,
Simple, allant à la mort, Delescluze debout.
Des cadavres autour dans leur vareuse brune,
Des femmes, des enfants, mitraillés, éventrés;
Qu'il ressuscite la Commune,
Le monument des Fédérés!

Qu'il témoigne comment règne la Bourgeoisie,
Qui pille le travail et fait des indigents,
Embrouille tous les fils dont sa main s'est saisie
Et se tire d'affaire en massacrant les gens.
Et quand notre misère, accusant leur victoire,
Accule au pied du mur les bourgeois empiffrés,
Qu'il soit notre réquisitoire,
Le monument des Fédérés!

Que sur chaque pavé, peuple, ton ciseau grave
Une date de meurtre ou le nom d'un martyr!
De l'histoire, qu'il soit la page la plus grave
Dénonçant l'esclavage et criant d'en sortir.
Et comme le tocsin, soulevant l'avalanche
Des gueux, des meurt-de-faim, fiévreux, exaspérés,
Qu'il soit l'appel à la revanche,
Le monument des Fédérés!

Paris, mai 1883.

L'INSURGÉ

***

A Georges Proteau.

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L'insurgé
Se dresse, le fusil chargé!

L'insurgé!... son vrai nom, c'est l'Homme,
Qui n'est plus la bête de somme,
Qui n'obéit qu'à la raison,
Et qui marche avec confiance,
Car le soleil de la science
Se lève rouge à l'horizon.

On peut le voir aux barricades
Descendre avec les camarades,
Riant, blaguant, risquant sa peau.
Et sa prunelle décidée
S'allume aux splendeurs de l'idée,
Aux reflets pourprés du drapeau.

En combattant pour la Commune
Il savait que la terre est Une,
Qu'on ne doit pas la diviser,
Que la nature est une source
Et le capital une bourse
Où tous ont le droit de puiser.

Il revendique la machine
Et ne veut plus courber l'échine
Sous la vapeur en action,
Puisque l'Exploiteur à main rude
Fait-instrument de servitude
Un outil de rédemption.

Contre la classe patronale
Il fait la guerre sociale
Dont on ne verra pas la fin
Tant qu'un seul pourra, sur la sphère,
Devenir riche sans rien faire,
Tant qu'un travailleur aura faim!

A la Bourgeoisie écœurante
Il ne veut plus payer la rente:
Combien de milliards tous les ans?...
C'est sur vous, c'est sur votre viande
Qu'on dépèce un tel dividende,
Ouvriers, mineurs, paysans.

Il comprend notre mère aimante,
La planète qui se lamente
Sous le joug individuel;

Il veut organiser le monde,
Pour que de sa mamelle ronde
Coule un bien-être universel.

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L'insurgé
Se dresse, le fusil chargé!

Paris, retour d'exil, 1884.

LE RÊVE DU FORGERON

✣✣✣

Au citoyen Jules Guesde (*Voie du Peuple*).

Le forgeron s'accoudait sur l'enclume,
Brisé des reins et tombant de sommeil;
En songe alors, sa forge se rallume,
Un homme en sort et dit : Pense au réveil!

Cet homme est large et velu comme Hercule,
Un lion roux lui fournit un manteau,
En ruisseaux bleus son sang de fer circule,
Ses deux bras nus lèvent un lourd marteau.

« Je suis Travail, dit-il, mes reins humides
» Gardent encor les sueurs du passé;
» J'ai, bloc à bloc, monté les Pyramides.
» Les conquérants sur mon corps ont passé.

» Je fus jadis le paria, l'ilote,
» Le vil esclave aux murènes jeté,

» Le serf meurtri qu'à la glèbe on garrotte,
» Quatre-vingt-neuf me cria : Liberté!...

» Moi, libre? oh! non, j'appartiens au salaire,
» Maître sans nom qui paie au jour le jour;
» Je suis encor le bétail populaire,
» L'œil sans lumière et le cœur sans amour.

» Pour gagne-pain, j'eus mes bras, mon échine.
» Les supprimant par un progrès trompeur
» Sur moi, l'usure a lancé la machine,
» L'écrasement marche à toute vapeur.

» N'est-il pas temps d'enrayer ce système
» Dégradant l'homme et la femme et l'enfant?
» Mon rédempteur, l'unique, c'est moi-même,
» J'aurai raison du monstre en l'étouffant.

» Des parlements, j'ai trop payé les hontes,
» Je ne veux plus Judas pour agréé.
» Au capital, je dis : Réglons nos comptes!
» Tu m'appartiens, puisque je t'ai créé.

» Entre tes mains, ma vie est au pillage,
» La concurrence est un jeu meurtrier.
» Donc, je reprends mon immense outillage,
» L'outil doit être aux mains de l'ouvrier.

» N'ayant qu'un but, la force doit être une,
» Elle est en moi, la force, et pas ailleurs.
» Paris, martyr, proclamant la Commune,
» A, dans leur sang, sacré les travailleurs.

» Vaincus de Mai, que vos morts soient fécondes !
» Au grand rappel, quand vous vous lèverez,
» Morts radieux, portez dans les deux mondes
» Le drapeau rouge aux peuples fédérés.

» Toi, compagnon, prends ces outils qu'on nomme
» Raison, Progrès, Science, Égalité,
» Sois plus qu'un roi, sois ton maître, sois homme :
» O travailleur, deviens l'Humanité ! »

AH! T'ES RIEN... BON!

***

Au citoyen E. Museux (*Coup de Feu*).

De quoi! dit Filoche à Guguste,
Ton père est un vieux ramolli,
De quoi! nous déformer le buste
Des douze heures à l'établi?
Vois donc les choses par toi-même,
Suer, ça donne des fraîcheurs.
Les rupins vivent dans la flême,
Et le pouic est pour les bûcheurs.

Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon
De t'atteler à leur carrosse;
Traité par eux comme une rosse,
T'iras crever à Montfaucon.
Ohé! Guguste, ah! t'es rien... bon!

Il n'a pas Rothschild dans sa poche,
Ton auteur, le papa Dubreuil,
Pourtant, c'est vissé dans la pioche,
Ça boit, quand il lui tombe un œil.

N'empêche qu'étant à la veille
D'être perclus; son capital,
— S'ils ont un lit de trop, ma vieille —
C'est de claquer à l'hôpital.

Et le gros pacha de l'usine,
Millionnaire, celui-là,
Cocher poudré, chef de cuisine,
A-t-il travaillé pour cela?
Sait-il ce que c'est qu'une enclume?
Tâche! il hérita tout gamin,
Et l'on ferait un lit de plume
Des poils qu'il vous a dans la main.

Dans la besogne, tu te vautres,
T'as le chicotin, moi le suc;
Pour faire travailler les autres
Va falloir que je pince un truc.
Je m'abouche à la haute pègre,
A la Bourse, dans leurs bazars,
Va, feignant, masser comme un nègre,
Je suis du parti des lézards.

Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon
De t'atteler à leur carrosse;
Traité par eux comme une rosse,
T'iras crever à Montfaucon.
Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon!

Paris, 1883.

L'AVENIR SOCIAL

✣✣✣

Au citoyen LARUE, de Toulouse.

Notre société morose
Dont la bise cingle nos doigts,
Comme l'année a vu Pluviôse,
Frimaire, Ventôse et Nivôse,
De l'hiver les plus mauvais mois,
Emblèmes du règne bourgeois.
Depuis près d'un siècle qu'il dure,
Grâce à lui la détresse est dure,
Mais comme l'on voit Germinal
Rendre au sol l'épaisse verdure,
Ce globe aura son Germinal.
Voilà l'avenir social!

Et l'on verra la ruche humaine
Bourdonnante au frais du réveil.
Nous ne sentirons plus la haine
Dont aujourd'hui notre âme est pleine.

Buvant la vie à son réveil,
Chacun aura place au soleil!
Les générations écloses
Verront fleurir leurs bébés roses
Comme églantiers en Floréal.
Ce sera la saison des roses.
Ce globe aura son Floréal.
Voilà l'avenir social!

Plus de guerres, plus de tueries
Dans l'intérêt de quelques-uns.
On verra cités et prairies
Par la science et l'art fleuries.
Le sol et les outils communs
N'enrichiront plus quelques-uns.
Restreignant la manufacture,
On retourne à l'agriculture,
Faucher les foins de Prairial.
La Gloire épouse la Nature,
Ce globe entre en son Prairial.
Voilà l'avenir social!

Aujourd'hui la vie est bien lourde :
Esclavage et mendicité.
Mais la Commune emplit sa gourde.
Nulle oreille à sa voix n'est sourde,
Elle verse à l'Humanité
Le vin de la Fraternité.
L'homme goûte à sa fantaisie
Les gais loisirs, la Poésie

Dans les splendeurs de Messidor,
Et, guéri de la Bourgeoisie,
Gerbant pour tous son Messidor,
Ce globe entre en son âge d'or!

CHAUFFE-TOI, C'EST DE TON BOIS

✣✣✣

Au citoyen Gabriel Deville (*Voie du Peuple*).

Rudement la crise sévit,
Sans pain, sans feu, le peuple vit :
Si l'on appelle cela vivre !
Ce siège a duré tout l'été,
Paris ne s'est pas révolté,
Mais il frémit, l'hiver va suivre.
Le dépouillé pourrait fort bien
Remettre la main sur son bien.
Fais ta saisie avant les froids,
Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Fais ta saisie avant les froids,
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois !

Quoi, le vautour, de ton taudis
T'expulse avec tous tes petits,
Fiévreux, grelottants et livides.

Toi qui bâtis les beaux quartiers
Où des appartements princiers
Trop chers de loyer restent vides,
Peux-tu donc sous l'arche des ponts
Coucher tes bébés vagabonds?
Choisis leur gîte avant les froids,
Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Choisis leur gîte avant les froids,
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois.

Vois dans ces magasins flambants,
Souliers fourrés, chauds vêtements,
Empilés en gros sans limite;
Ton sur-travail les a gorgés.
Consomme, ils seront soulagés,
Ces entrepôts de la faillite.
Tes gosses n'ont rien sur la peau
Et leurs chaussures prennent l'eau.
Habillons-les avant les froids,
Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Habillons-les avant les froids,
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois.

Travailleur, classe de vaincus,
Tu livres ton sang, tes écus,
A la bourgeoisie écœurante.
Gains d'ouvriers, de paysans,
Plus de deux milliards tous les ans,
S'en vont aux Prussiens de la rente;

Tu fournis l'argent de leurs prêts,
Puis tu payes les intérêts,
Fais-les jeûner pendant six mois!
Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Fais-les jeûner pendant six mois!
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois.

Du lard des budgets empâtés,
Tes ministres, tes députés
Te bernent d'un semblant d'enquête.
L'intérêt de classe avant tout,
On voudrait te pousser à bout.
Dans l'ombre Galliffet s'apprête;
On tient l'esclave désarmé
Pour le massacrer comme en Mai.
Prends l'arme aux mains de ces bourgeois,
Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Prends l'arme aux mains de ces bourgeois,
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois.

On voudrait te voir saccager
L'étalage du boulanger,
Mais ce n'est pas là ta méthode;
Vise plus haut le sans travail,
Sois l'État, prends le gouvernail,
Pour changer ces lois et le Code,
Que notre Révolution
Soit pour tous Restitution,
Et va jusqu'au bout cette fois.

Prends, Jean Misère,
Ton nécessaire.
Et va jusqu'au bout cette fois,
Chauffe-toi, Jean, c'est de ton bois.

Paris, 1885.

PAS DE FÊTE SANS L'AMNISTIE

✣✣✣

Au citoyen J.-B. Mounier.

Notre Paris, pour ce beau jour,
A soif de fêtes fraternelles :
Il voit hisser, avec amour,
La Payse aux fortes mamelles,
Celle dont la voix tonne : O fous!
Quoi, ce sont les miens qu'on châtie!
En mon nom, levez les écrous :
Pas de fête sans l'Amnistie!

Suis-je en bronze ou suis-je de chair?
Suis-je âme de peuple ou statue?
Ma victoire a coûté bien cher,
Et la Bastille est abattue!
J'en dois compte à tous les cœurs chauds.
Ils vont la croire rebâtie
Si j'en conserve les cachots :
Pas de fête sans l'Amnistie!

Quels corps ont comblés les fossés,
Troués, hachés par la mitraille?
On ne s'en souvient pas assez,
C'est toujours toi, sainte canaille!
De tes morts, de tes dévouements,
Une ère nouvelle est sortie
Au nom de ces blancs ossements :
Pas de fête sans l'Amnistie!

Et qui frappez-vous, fusilleurs?
Le mineur, des damnés le pire!
Et vous livrez ces travailleurs
Aux juges pourris de l'Empire.
Malgré les lois et la raison,
La rancune de sacristie
Tient ces pauvres serfs en prison :
Pas de fête sans l'Amnistie!

Prisonniers pauvres, je vous plains,
La misère ronge à son aise
Vos veuves et vos orphelins.
Et nous chantons la Marseillaise!
Au grand hymne roulant ses flots
Qui fait cette sombre partie?
Familles, ce sont vos sanglots!
Pas de fête sans l'Amnistie!

Lorsque Prud'homme et Ducatel
Ceignent le brassard tricolore,
J'aperçois Louise Michel,
Qu'au bagne, on ose mettre encore.

La martyre du grand devoir,
Qu'en pillarde on a travestie,
Me met en main son drapeau noir :
Pas de fête sans l'Amnistie!

En quatre-vingt-dix, quels élans!
Ce jour fut la fête sacrée,
Le Champ de Mars vit sur ses flancs
Toute la France fédérée;
On sentit les cœurs s'embraser
De fraternelle sympathie;
Ce fut un immense baiser :
Pas de fête sans l'Amnistie!

JULES VALLÈS

***

Paris vient de lui dire : Adieu !
Le Paris des grandes journées,
Avec la parole de feu
Qui sort des foules spontanées.
Et cent mille homme réveillés
Accompagnent au cimetière
Le candidat de la misère,
Le député des fusillés.

D'idéal n'ayant pas changé,
La masse qui se retrouve une,
Fait la conduite à l'Insurgé,
Aux cris de : vive la Commune!
Les drapeaux rouges déployés
Font un triomphe populaire
Au candidat de la misère,
Au député des fusillés.

Car vous aimez les tâcherons
De l'idée et ceux qui la sèment,

Vous les blouses, les bourgerons,
Vous aimez les vrais qui vous aiment.
Dans votre geôle, verrouillés,
Vous receviez espoir, lumière
Du candidat de la misère,
Du député des fusillés.

Votre député le voici,
Fronts ouverts par les mitrailleuses,
Fédérés hachés sans merci,
Ambulancières pétroleuses.
Voici vaincus, foulés aux pieds,
Voici Varlin, Duval, Millière,
Le candidat de la misère,
Le député des fusillés.

Et vous les petits cœurs brisés,
A Vingtras formez un cortège,
Venez, vous, les martyrisés
De la famille et du collège!
Jusqu'au sang il les a fouaillés
Vos tyrans : le cuistre et le père,
Ce candidat de la misère,
Ce député des fusillés.

Creusant à vif, palpant à nu,
Ce robuste en littérature
S'est assis sur le convenu
Et pour calque a pris la nature.
Sanglots navrants, rires mouillés,
Il vécut tout : joie et colère,

Ce candidat de la misère,
Ce député des fusillés.

Malgré Bismarck et ses valets,
L'Internationnale existe
Et l'Allemagne offre à Vallès
Sa couronne socialiste.
A vous, bourgeois entripaillés,
A vous seuls il faisait la guerre,
Le candidat de la misère,
Le député des fusillés.

Il vient le jour de l'action,
Où la féroce Bourgeoisie
Entendra, Révolution,
Crépiter ton vaste incendie;
Allumé par vous, dépouillés,
Qu'il soit le bûcher funéraire
Du candidat de la misère,
Du député des fusillés.

Paris, février 1885.

LE GRAND KRACK

✣✣✣

Au citoyen G. Rouanet.

Le grand Krack est bien proche,
Mais la vaste sacoche
De tous les suceurs d'or,
Par le jeu d'une pompe,
Jusqu'à ce qu'elle en rompe,
S'emplit, s'emplit encor.

La masse qui turbine
Sèche dans la débine
Comme un linge tordu.
La pompe trouve à boire,
Dans sa misère noire,
Des gouttes d'or fondu.

Bientôt, montagne énorme,
Le Capital se forme
Du travail non payé.

La sacoche se gonfle
Et le piston qui ronfle
N'est jamais enrayé.

Tout coule en or liquide,
Le cerveau qui se vide,
La moelle de nos os,
Les gaz, les mers, les nues,
Les forces inconnues,
L'épargne des gogos !

Ce vol se perpétue,
Épuise et prostitue
Ce vieux globe gâté.
Humanité souffrante,
Cette pompe aspirante,
C'est la Propriété.

Mais tout a sa mesure.
Dans le sac de l'Usure
Se déclare un grand trou.
Où trouver un refuge ?
Crevant comme un déluge,
Il pleut un argent fou.

A bas tous les commerces,
Il tombe des averses
De coupons lacérés.
Et l'on voit — pertes sèches —
Voltiger en flammèches
Tous les papiers timbrés.

Bravo ! la Banqueroute,
Sur la Bourse en déroute,
Roule ses flots amers.
On voit grossir les ondes,
Les forbans des deux mondes
Sombrent au fond des mers.

Au feu les budgets ivres !
Les Banques, les grands livres
S'embrasent à la fois.
Le ciel en devient rose,
Et cette apothéose
Ébahit les bourgeois.

Que peuvent-ils répondre ?
Le sol craque et s'effondre
Sous leurs pas effarés ;
Et sur terre commence
La farandole immense
Des forçats libérés !

RIEN DE CHANGÉ

✣✣✣

Au citoyen LISBONNE, retour du bagne.

Tu nous reviens, noble forçat,
Après dix ans de bagne;
Vois comme ils sont tombés à plat,
Nos châteaux en Espagne.
La France à l'engrais
Veut bien du progrès
Pourvu qu'on le diffère...
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours ce tas d'hommes d'État,
Frelons pillant la ruche.
Le budget gonfle avec éclat
Leur génie en baudruche.
Ces ballons captifs
Prouvent aux naïfs

Qu'ils font tourner la sphère...
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Vois toujours ce triste animal,
Un taudis pour demeure,
Louant au seigneur Capital
Ses muscles six sous l'heure;
Ce crève-de-faim,
Sans repos, sans pain,
Se nomme prolétaire.
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Nos gros vampires à vapeur
Sucent toujours nos veines.
Les grèves ne leur font pas peur,
Les casernes sont pleines.
Mineur, reste coi
Dans ton trou, sans quoi
L'on te fait ton affaire.
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours ces affreux calotins
Dont les meneurs profitent,
Payés pour faire des crétins,
Dieu sait s'ils s'en acquittent!

Couvents noirs et gris,
Cousant à vil prix,
Grattent sur la misère.
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours nos généraux pourris,
Gloires capitulantes,
Demandent pour mâter Paris
Des semaines sanglantes.
Ils ont, ces guerriers,
Cueilli leurs lauriers
Dans le sang de Millière...
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Sur un axe faux nous tournons
Dans un désordre étrange.
On n'a rien changé que les noms,
Mais il faut que tout change.
Révolution,
Ton irruption
Va redresser la terre!...
Non, rien n'est changé,
Vaillant insurgé,
Nous avons tout à faire!

Levallois-Perret, 1880.

L'AGE D'OR

***

A Adolphe Douai, de Newark.

O Terre, voici l'âge d'or !
Sous la bannière cramoisie
Déroule ton beau Messidor !
Salut l'Amour ! Salut la Poésie !

Voici venir l'âge vermeil,
Mets, Peau d'Ane transfigurée,
Ta robe couleur du soleil :
La Justice a fait son entrée.
Par l'esclavage abrutissant
Et par la misère écrasée,
Tu couchais dans un lit de sang.
Éveille-toi dans la rosée !

Tu fus l'enfer, le gouffre noir
Des intérêts et des batailles,
Le cri navrant du désespoir
Sortait du fond de tes entrailles.

Maintenant, les poumons gonflés,
Orgue puissant lorsque tu vibres,
Tu remplis les cieux constellés
Du chant des égaux et des libres.

Que de sève en tes flancs sacrés!
Un suc de renouveau s'y mêle.
Pour tes enfants longtemps sevrés,
Reprends le rôle de mamelle.
Écrasant l'usure et le vol
Qui grouillaient dans tes fanges noires,
La science a fait de ton sol
L'Atelier de toutes les gloires.

O nations, plus de torpeur,
Mille réseaux vous ont nouées.
L'électricité, la vapeur
Sont vos servantes dévouées.
L'homme a conquis les hauts sommets,
Les sables ardents, les banquises.
La mer et le ciel, désormais,
Sont des forces qu'il a conquises.

Races, venez de toutes parts,
Creusez l'être par la science.
Individus, cerveaux épars,
Vous n'êtes qu'une conscience.
Tous les fléaux vont s'apaiser.
La nature n'est plus farouche
Et la vie est un long baiser
Que l'homme lui prend sur la bouche.

O terre, voici l'âge d'or!
Sous la bannière cramoisie
Déroule ton beau Messidor!
Salut l'Amour, salut la Poésie!

A bord du transatlantique *l'Amérique*,
retour d'exil, septembre 1880.

QUAND VIENDRA-T-ELLE

***

Au citoyen Mijoul.

J'attends une belle,
Une belle enfant,
J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Que suis-je sans elle?
Un agonisant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Que suis-je sans elle?
Un agonisant.
Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent...

Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent,
Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent,
J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent...
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent.
Bétail on m'attelle
Esclave on me vend.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Bétail, on m'attelle,
Esclave, on me vend.
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah! viens donc, la belle,
Guérir ton amant!
Ah! je l'attends, je l'attends!
L'attendrai-je encor longtemps?

Paris, 1870.

LOGEMENTS INSALUBRES

***

A Landragon (*Lice chansonnière*).

Voici le huit, le jour du terme :
Nous n'avons pas le premier sou.
Mais j'attends Vautour de pied ferme,
Qu'il vienne et je lui tords le cou.

Ce ne sont pas menaces vaines,
Je suis femme d'un ouvrier.
Il suce le sang de nos veines,
On se venge d'un meurtrier!
Nous pourrissons dans ce cloaque.
Nos loyers, de ce vieux voleur
Ont payé la sale baraque,
Au moins quatre fois sa valeur.

Depuis vingt ans je me lamente
Dans son trou, sans jour et sans air.
Voilà cinq fois qu'il nous augmente,
En entrant, c'était déjà cher.

J'ai passé là vingt longs carêmes,
Car que sert de déménager ?
Ces gueux-là sont partout les mêmes,
On ne sait plus où se loger.

L'escalier noir est une honte,
Tant il est dégradé, poisseux.
Des lieux, des plombs quand l'odeur monte,
L'alcali vous empoigne aux yeux.
Il fait de l'or de cette boue,
Prenant le plus clair du travail.
C'est de la peste qu'il nous loue,
Il tient la typhoïde à bail.

Quel logis infect que le nôtre :
Une boîte de crevaison.
Tous mes enfants, l'un après l'autre,
Je les perds dans cette maison.
Entre ces quatre murs verdâtres,
L'humidité que nous humons
Des cloisons détache les plâtres
Et nous détache les poumons.

Le peuple hait cette charogne
Et parle de l'exproprier.
Moi je vais plus vite en besogne,
Je veux la peau de l'usurier.
Pauvres bougres de locataires
A quand la révolution ?
Supprimer les propriétaires,
N'est-ce pas la solution ?

La politique glaciale
Est pour la femme un jeu moqueur,
Mais la question sociale
Tient la mère au profond du cœur.
Nos défaites seront vengées
Quand mêlant leurs cris au tocsin,
Toutes les femmes insurgées
Marcheront leurs bébés au sein.

Voici le huit, le jour du terme :
Nous n'avons pas le premier sou.
Mais j'attends Vautour de pieds ferme,
Qu'il vienne et je lui tords le cou.

REGAIN DE JEUNESSE

***

A la citoyenne Caroline P.

Cheveux gris, voulez-vous vous taire!
Oh! mes quarante ans, taisez-vous!
Ce soleil d'or, baignant la terre,
Fait de la jeunesse pour tous.
Est-ce l'oiseau qui met des ailes
A mes reins hier si pesants?
Salut! mes sœurs les hirondelles,
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

Des soucis, faisons table rase,
Cherchons les horizons subits.
Quoi! je puis au vin de l'extase
Tremper mon morceau de pain bis?
Quoi! je puis, à ma fantaisie,
Dénicher les refrains naissants
Et gaminer la poésie...
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

C'est donc vrai, que la cendre couve
Si longtemps le feu du matin?
Oh! quel bonheur! je me retrouve,
Moi, qui disais : je suis éteint!
Éclate flamme et te déploie
Siècles, voyez! voyez, passants!
J'ai rallumé mon feu de joie,
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

Dans ce ravin se creuse un porche,
Là ma muse balbutia.
En y descendant, je m'écorche
Aux ongles de l'acacia.
Mon corps roule et mon esprit flotte
Dans les éthers éblouissants...
Bon! j'ai déchiré ma culotte.
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

Philosophe à l'âme indiscrète,
Soleil, vais-je t'interroger
Comme on fait d'une pâquerette,
Pétale à pétale, et songer?
Non! mais comme un collier j'égrène
Tous mes souvenirs séduisants :
Chérubin rêve à sa marraine.
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

Ah! dans les herbes les plus frêles,
Je sens la vie et le baiser;
Je vois les fleurs s'aimer entr'elles;
Je vois les rayons s'épouser.

Velours des prés, soyez ma couche;
Et, pour m'ouvrir l'âme et les sens,
Nature, un baiser sur ta bouche!
Aujourd'hui, je n'ai que quinze ans!

Fosse Bazin, 1856.

LA REVANCHE DES MOUTONS

✣✣✣

Au citoyen Duc-Quercy (*Voie du Peuple*).

Les loups, les loups les plus féroces,
Toujours gueule ouverte et mangeant
Les mineurs, leurs femmes, leurs gosses,
C'est la bande des gens d'argent.
Nous montons noirs du charbonnage,
Nous saignons de ce long carnage.

Gare là-dessous !
Tous les Watrin du patronage !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !

Descendus vivants au sépulcre,
Nous rampons dans l'éternel noir,
Pour un bien misérable lucre
Qu'on n'est jamais certain d'avoir ;
Ils nous tiennent par la famine,
Et l'amende nous extermine.

Gare là-dessous !
Les crocs nous poussent dans la mine !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !

Eux nous volent..., sur nous on lance
Les gendarmes, les policiers...
C'est par légitime défense
Que nous devenons justiciers.
Quand le Peuple exécute un traître
Et le lance par la fenêtre,

Gare là-dessous !
Notre ennemi, c'est notre maître !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !

Il est bien temps de se défendre,
Et nous ne serons pas les seuls :
Les braves tisseurs de la Flandre
Sont las de tisser leurs linceuls.
Le ciel est noir..., l'orage crève,
La France ouvrière se lève :

Gare là-dessous !
Partout le clairon de la grève !...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !

Oui, les dents et les faulx s'aiguisent,
La masse aura gros à manger.

Surtout ces loups qui se déguisent
Sous des vêtements de berger.
Sur la finance féodale,
Plane une revanche fatale.

Gare là-dessous !
Tout nous pousse à la Sociale...
Gare là-dessous !
Les moutons vont manger les loups !

Paris, 1886.

CENT MILLE!

✣✣✣

Dédié au citoyen Ernest Roche.

Nous nous comptions quarante mille
Socialistes à Paris.
La grève de Decazeville
A remué bien des esprits.
Aujourd'hui, notre bonne ville
Le chiffre aux Thénardiers surpris :
Nous sommes
Cent mille hommes!

Au nom de la Loi violée,
Cent mille hommes qui protestons.
Prêts à descendre en la mêlée,
Cent mille vaillants qui luttons,
Que tu ne peux, classe aveuglée,
Égorger comme des moutons :
Nous sommes
Cent mille hommes!

Prends Tolain, Judas patriarche,
Ton Déroulède et tes roussins.
Va donc quérir ton Delamarche,
Tes Galliffets et tes Garcins.
Notre Grande Armée est en marche.
Mets en travers tes assassins :
Nous sommes
Cent mille hommes!

Prenez Bismarck, votre prophète,
Le grand mastroquet des pourris.
Opposez donc à la tempête
Cet Attila, chauve-souris.
En tout lieu nous vous tiendrons tête,
Car, à Berlin comme à Paris,
Nous sommes
Cent mille hommes!

Le Léon Say, dans sa sacoche,
Va-t-il nous avaler tout crus?
Rothschild va-t-il nous mettre en poche
Avec son mouchoir par-dessus?
Le jour de l'échéance approche,
Tas de voleurs, tas de Crésus!
Nous sommes
Cent mille hommes!

CARTOUCHE BANQUIER

✣

Au citoyen Auguste Chirac, auteur des *Rois de la République*.

Un petit-fils du grand Cartouche,
Un brave à profil de vautour,
Au coin d'un bois, seul et farouche,
Las de guetter, se dit un jour :

Les bois n'offrant plus de ressource,
Ami Cartouche, code en main,
Prends ton embuscade à la Bourse,
Fais-toi banquier de grand chemin!

Ce vol terre à terre m'efflanque,
Jetons de plus larges filets :
Lorsque l'on peut faire la banque,
A quoi servent des pistolets?

Des froids vampires de finance
N'ayant pas la perversité,

J'étais voleur par répugnance,
Assassin, par humanité.

Mais le flouage qui gouverne
Jusqu'au sublime s'est posé;
L'Usure au fond de sa caverne
Tient le siècle dévalisé.

La Bourse est le meilleur repaire.
On s'y ménage adroitement
Un télégraphe pour compère,
Pour complice, un gouvernement.

Gobseck grandit, Mandrin s'encroûte;
Le grand réseau s'organisant,
— On volait sur la grande route, —
On vole la route à présent!

J'aurai ma bande d'émissaires
Dans ma caisse en parts de lions.
Le jus de toutes les misères
Va se figer en millions.

Sans crier : la bourse ou la vie!
En serrant la vis au travail,
J'aurai de la foule asservie
Bourse en gros et vie en détail.

A mes bals tout Paris se porte.
Un juge y tient de gais propos;
Le préfet, pour garder ma porte,
Met des gardes municipaux.

Mon aïeul crève à la potence;
Mais dans ce siècle, par bonheur,
Des hommes de notre importance
S'attachent à la croix d'honneur!

Les bois n'offrant plus de ressource,
Ami Cartouche, code en main,
Prends ton embuscade à la Bourse,
Fais-toi banquier de grand chemin!

Paris, 1849.

LA SACOCHE

***

Bourré de pièces de cent sous
Ce sac de toile grise
Met l'homme sens dessus dessous,
Le domine et le grise.
En rut il tient tous les gogos,
L'Église et la Bazoche.....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Fille de la Propriété,
Cousine de la peste,
Sacoche est pour l'Égalité
L'écueil le plus funeste.
Les gueux posent en hidalgos
Dès qu'elle emplit leur poche.....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Ayez-la n'importe comment
Et tous biens seront vôtres.
Celui dont elle est l'instrument
Vit aux dépens des autres.
Ce vol a des moyens légaux
A l'abri du reproche.....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Elle fait de l'humanité
Des maîtres, des esclaves;
Engendre la mendicité,
Fait nos visages hâves.
La faim lorgnant l'os des gigots
Se tord devant la broche.....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Qu'elle s'éventre en répandant
Ses tripes métalliques,
Puis circule en flot fécondant
Dans les veines publiques.
Aux détenteurs de gros magots
J'en prédis l'anicroche.....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Brûlez l'acte, annulez le bail,

Nivelez la fortune;
Échangez vos bons de travail;
Proclamez la Commune!
Puis, d'un vin pris sous les fagots,
Chauffez-vous la caboche!...
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche!

Paris, retour d'exil, 1880.

LE MUR VOILÉ

✣✣✣

A Séverine Vingtras, qui a eu la première idée de cette pièce.

Ton histoire, Bourgeoisie,
Est écrite sur ce mur.
Ce n'est pas un texte obscur...
Ta féroce hypocrisie
Est écrite sur ce mur !

Le voici, ce mur de Charonne,
Ce charnier des vaincus de Mai ;
Tous les ans, Paris désarmé
Y vient déposer sa couronne.
Là, les travailleurs dépouillés
Peuvent énumérer tes crimes,
Devant le trou des anonymes,
Devant le champ des fusillés !

Par Thiers et sa hideuse clique
Ce vieux mur fut tigré de sang.
Le massacre, en l'éclaboussant,
En fit une page historique.

Tu ranges devant ce coin noir
Où rejaillirent les cervelles,
Un rideau de tombes nouvelles;
Crois-tu masquer ton abattoir ?

Drapés dans leur linceul de marbre,
Tes sépulcres, fleuris d'orgueil,
Insultent nos haillons de deuil,
Sur ce sol sans herbe et sans arbre !
Formant un contraste moqueur
Blanches, de perles scintillées,
Tes tombes sont là, maquillées :
La mort y fait la bouche en cœur !

Eh quoi ! n'es-tu pas assouvie,
Toi qui lampas leur sang vermeil !
Aux morts tu voles le soleil
Tout comme s'ils étaient en vie !
Toi qui bâtis sur nos douleurs
Tes palais et ta grandeur fausse,
Vas-tu jalouser à leur fosse,
Un peu de lumière et de fleurs?

Parmi la classe travailleuse
Combien : femmes, enfants, vieillards —
Livrés à tes patrons pillards —
Qui regrettent la mitrailleuse ?
Lequel vaut mieux : courber le dos
Dans l'esclavage où l'on s'agite
Sans dignité, sans pain, sans gîte,
Ou reposer ici ses os ?...

Mais l'indignation s'élève,
Le peuple n'est plus aveuglé.
Il sait qu'au pied du mur voilé
Tu voudrais enterrer la grève.
Un frisson nous court sous la peau,
La foule qui sent sa détresse
Bientôt, Commune vengeresse,
Prendra ton linceul pour drapeau !

Ton histoire, Bourgeoisie,
Est écrite sur ce mur.
Ce n'est pas un texte obscur...
Ta féroce hypocrisie
Est écrite sur ce mur !

Paris, mai 1886.

ELLE N'EST PAS MORTE

Aux survivants de la semaine sanglante.

On l'a tuée à coups d'chassepot,
A coups de mitrailleuse,
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.
Tout ça n'empêch'pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte!

Comme faucheurs rasant un pré,
Comme on abat des pommes,
Les Versaillais ont massacré
Pour le moins cent mille hommes.
Et ces cent mille assassinats
Voyez c'que ça rapporte.
Tout ça n'empêch'pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte!

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière,
Ferré, Rigault, Tony Moilin,
Gavé le cimetière.
On croyait lui couper les bras
Et lui vider l'aorte.
Tout ça n'empêch'pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !

Ils ont fait acte de bandits,
Comptant sur le silence,
Ach'vés les blessés dans leurs lits,
Dans leurs lits d'ambulance.
Et le sang inondant les draps
Ruisselait sous la porte.
Tout ça n'empêch'pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !

Les journalistes policiers,
Marchands de calomnies,
Ont répandu sur nos charniers
Leurs flots d'ignominies
Les Maxim'Ducamp, les Dumas,
Ont vomi leur eau-forte.
Tout ça n'empêch'pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !

C'est la hache de Damoclès,

Qui plane sur leurs têtes.
A l'enterr'ment de Vallès,
Ils en étaient tout bêtes.
Fait est qu'on était un fier tas
A lui servir d'escorte!
C'qui vous prouve en tout cas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte!

Bref, tout ça prouve aux combattants
Qu'Marianne a la peau brune,
Du chien dans l'ventre et qu'il est temps
D'crier : vive la Commune!
Et ça prouve à tous les Judas
Qu'si ça marche de la sorte,
Ils sentiront dans peu,
Nom de Dieu!
Qu'la Commune n'est pas morte!

Paris, mai 1886.

TABLE

Pages

Préface de Henri Rochefort VII
Appréciation de Gustave Nadaud XIII
Appréciation de Jules Vallès XIX

Jean Misère 1
La Toile d'Araignée 4
A Napoléon Ier 5
Abondance 6
La Sainte Trinité 7
Blanqui 8
Droits et Devoirs 9
Mangin 10
Marguerite 11
Les Bêtes féroces 12
L'Internationale 13
L'Enfantement 16
Jean Lebras 19
La Mort d'un Globe 22
Propagande des Chansons 24
Tuer l'ennui 27

Pages

La Guerre. 29
Le Défilé de l'Empire. 32
La Grève des Femmes 35
Don Quichotte 38
Défends-toi, Paris. 41
Guillaume et Paris 43
La Montagne 45
Le Politicien. 47
Madeleine et Marie. 49
Ventre creux 51
L'Anthropophage. 54
Ce que dit le Pain. 57
31 Octobre. 59
Le Chomage. 62
Caserne et Forêt 65
Le Fils de la Fange. 67
Sentier des Bois 69
J'ai faim 71
Vieille Maison a démolir. 73
Leur bon Dieu 76
Juin 1848. 78
La Terreur blanche. 80
Tu ne sais donc rien?. 83
En avant! la Classe ouvrière. 86
Après nous la fin du monde 90
Le Congrès ouvrier 93
N'en faut plus 96
Chacun vit de son métier. 99
Les Phases de l'Égalité 101
L'Auge. 103

Pages

Bonhomme en sa maison 105
La Commune a passé par là 107
Le Va-tout 110
La République honnête 112
Déjà! 115
La Science fermière 117
Salut aux quinze mille voix 120
Le Repeuplement 122
Un Utopiste en 1800 124
L'Oisive 127
Les Classes dirigeantes 129
Le Lierre a l'œuvre 132
Les Buveurs de sang 134
La Scie et les Buches 136
L'Économie politique 138
Le Huit 141
L'Enterré vivant 144
La nouvelle Ère 146
La Grève 148
« On fusille les voleurs! » 151
Le petit Oublié 154
Monsieur Larbin 157
L'Enfant volée 160
Le 21 Janvier 162
Amnistie sociale 165
Les Affameurs 168
Santé fraternelle 171
La Veuve du Carrier 173
La Fille de Thermidor 176
Le Monument des Fédérés 179

Pages

L'Insurgé 181
Le Rêve du Forgeron 184
Ah! t'es rien... bon! 187
L'Avenir social 189
Chauffe-toi, c'est de ton bois 192
Pas de fête sans l'Amnistie 196
Jules Vallès 199
Le grand Krack 202
Rien de changé 205
L'Age d'or 208
Quand viendra-t-elle 211
Logements insalubres 214
Regain de jeunesse 217
La Revanche des Moutons 220
Cent mille! 223
Cartouche banquier 225
La Sacoche 228
Le Mur voilé 231
Elle n'est pas morte 234

Paris. — Imp. réunies, C. rue du Four, 54 bis. — 5821.

PQ 2383 P42C5
Pottier, Eugène
Chants révolutionnaires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY